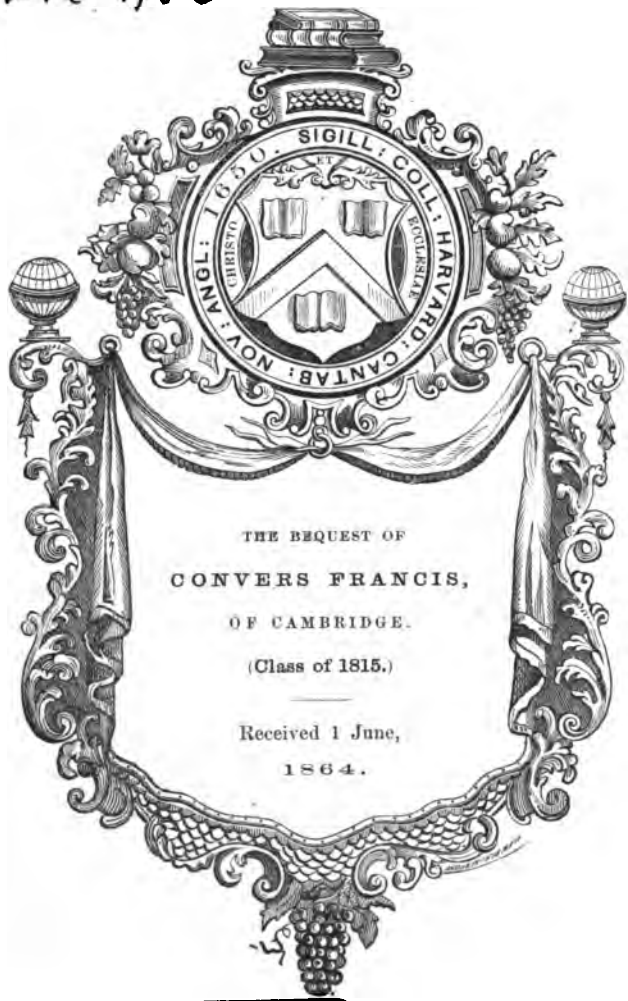



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

DE L'INFLUENCE

DE

L'HOMME DE LETTRES

SUR LA SOCIÉTÉ

JULES BRISSON

DE L'INFLUENCE
DE
L'HOMME DE LETTRES
SUR LA SOCIÉTÉ

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PARIS
LIBRAIRIE RICHELIEU
78, RUE DE RICHELIEU

1862

1804, June 1.

Bequest of

[illegible]

of [illegible]

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les pages que nous offrons au public ont paru en articles dans le *Siècle* avant d'être publiées en volume. L'auteur démontre, dans un style rapide et serré, que ce sont les idées qui gouvernent le monde, et que les propagateurs d'idées, c'est-à-dire les hommes de lettres, ont été de tout temps les agents

merveilleux du progrès et de la civilisation.

En effet, la culture des lettres et des arts a été, à toutes les époques de l'histoire, le signe distinctif et caractéristique des peuples policés. La civilisation nous apparaît d'abord dans l'Inde, où elle a laissé des monuments incontestables de sa grandeur; puis dans l'Égypte et la Judée, où elle a produit la Bible et le plus grand de tous les législateurs, Moïse. Elle brille d'un immense éclat en Grèce et en Italie, et s'éclipse tout à coup durant cette période de guerre, de sang et de larmes, qu'on nomme le moyen âge. Elle renaît avec Montaigne et la Réforme, couvre la France de monuments sous Louis XIV, et accomplit avec les génies du XVIII[e] siècle ce grand acte d'affranchissement qu'on appelle la Révolution française.

C'est cette marche à travers les âges que l'auteur nous à tracée. Nous espérons que le public accueillera avec plaisir ces pages savantes, qui se distinguent par la sincérité des convictions et un amour ardent du progrès.

DE L'INFLUENCE

DE

L'HOMME DE LETTRES

SUR LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE INDIENNE ET HÉBRAIQUE. — De l'homme de lettres et de la société. — La plus ancienne civilisation. — Le Véidam ou livre sacré. — Législation des Indiens. — Dogmes religieux. — Brama et la création de l'homme. — Le déluge. — Monuments indiens. — Pagodes. — Forteresses. — Poëmes indiens. — Mahabarata et Sacountala. — La Genèse. — Moïse. — Le Décalogue. — Cachet humanitaire de la Bible. — Le livre de Job. — Fable indienne. — La civilisation indienne a précédé la civilisation juive.

L'histoire de la littérature est celle de la civilisation. Connaître exactement l'histoire littéraire d'une nation, c'est en connaître également les mœurs, les lois, les caractères et les habitudes sociales.

L'homme de lettres est donc l'agent le plus puissant de la civilisation et du progrès. C'est lui qui porte la lumière dans le chaos des âges. Sans lui, l'histoire de l'humanité ne serait qu'une immense nécropole, où croupiraient pêle-mêle les générations successives. Les institutions naissent et meurent; les conquérants passent rapides au milieu du carnage et des ruines; les monuments en pierre de taille disparaissent eux-mêmes ravagés par la main des siècles; les monuments littéraires seuls restent debout, comme des jalons sublimes, pour attester le passage des sociétés antiques et l'existence des civilisations disparues.

En effet, ce sont des monuments littéraires qui nous permettent de remonter aux temps les plus reculés; avant eux, tout est ténèbres, confusion et barbarie. Que nous reste-t-il de la vieille civilisation chinoise? un nom de livre et un nom d'homme : les *Maximes* de Confucius; de la civilisation indienne? un poëme, les *Védas;* de la civilisation hébraïque? encore un poëme, la Genèse; de la civilisation chaldéenne? la science astronomique des mages; de la civilisation égyptienne et phénicienne? les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

La poésie, la morale, la législation, la poli-

tique, l'éloquence, et en général tous les trésors des nations policées, sont donc sortis du cerveau de l'homme de lettres. A ce point de vue, l'homme de lettres occupe une place à part dans l'histoire de l'humanité.

Nous allons étudier sa physionomie et chercher quelle fut son influence aux différentes époques, et notamment dans la société française. Voyons d'abord le rôle qu'il joua dans la civilisation indienne et hébraïque, ces deux mères de toutes les civilisations.

Le peuple indien, par son antiquité, semble être le premier représentant de la civilisation. Nous n'avons que très-peu de notions sur les temps antédiluviens; mais à l'époque de cette catastrophe, nous voyons déjà la terre couverte d'habitants. La vieille Asie possédait déjà des villes nombreuses et des populations immenses. L'Europe, entièrement barbare, voyait ses épaisses forêts infestées d'une horde de sauvages se fuyant les uns les autres, et vivant de chasse comme les bêtes fauves; l'Afrique était sillonnée de tribus errantes, qui disputaient aux lions les sables des déserts. Quant au monde découvert par Colomb, il n'en était point question, et l'origine des races d'Amérique

sera longtemps encore un mystère inexplicable.

Ce n'est qu'en Asie, sur les bords du Gange, que nous retrouvons quelques vestiges de civilisation dans ces temps barbares. Des monuments d'architecture et de législation, des poëmes impérissables, attestent qu'il y avait là des sociétés constituées.

Le *Véidam* des brames, livre sacré de l'Inde, qui a tant de rapports avec la Genèse, date de la plus haute antiquité. Cette antiquité serait même fabuleuse, si leur année était de trois cent soixante-cinq jours comme la nôtre. Ils divisaient leurs époques en quatre jogues ou âges indiens, dont le premier aurait duré trois millions deux cent mille ans, le second un million d'années, le troisième seize cent mille ans, et le quatrième ou l'âge actuel, qui durera quatre cent mille ans.

Voici le texte de leurs lois que nous trouvons dans leurs livres sacrés :

« L'univers est Wichnou.

« Tout ce qui a été, c'est lui ; tout ce qui est, c'est lui ; tout ce qui sera, c'est lui.

« Hommes, soyez égaux !

« Aime la vertu pour elle ; renonce au fruit de tes œuvres.

« Mortel, sois sage : tu seras fort comme dix mille éléphants.

« L'âme est Dieu.

« Confesse les fautes de tes enfants au soleil et aux hommes, et purifie-toi dans les eaux du Gange. »

Leurs dogmes religieux se rapprochent tellement de ceux de la Bible, que, si leur antiquité ne les mettait pas à l'abri d'un semblable reproche, on pourrait les accuser de plagiat.

« Au commencement, disent-ils, Parabavastou, ou le dieu suprême, créa trois dieux inférieurs, savoir : Brama, Wichnou et Routren. Il donna au premier la puissance de créer, au second celle de conserver, au troisième celle de détruire.

« Brama, ayant reçu le pouvoir de créer, se mit, pour ne pas perdre son temps, à créer le premier homme. Il prit du limon de la terre encore toute récente, et ce ne fut qu'à la troisième tentative qu'il parvint à réussir dans son œuvre. Lorsque l'homme eut été créé par Brama, le nouveau créateur, enchanté de son ouvrage, s'occupa de lui chercher une habitation digne de lui. Il le plaça dans un jardin délicieux appelé Chorcam, où les fruits se trouvaient en abondance ; on y voyait même un arbre dont les fruits, si

on en mangeait, communiquaient l'immortalité.

« Les premiers hommes s'aperçurent bientôt des propriétés de cet arbre, et ils mangèrent de temps en temps de ses fruits. Un fameux serpent, appelé Cheieu, s'aperçut de ce larcin : comme il était sans doute le gardien de cet arbre précieux, il résolut d'en tirer vengeance.

« Il alla se plaindre au dieu Routren, c'est-à-dire au grand destructeur des êtres créés, qui prit aussitôt la résolution de noyer tous les hommes. Heureusement pour la race humaine, son dessein fut pressenti par Wichnou, le conservateur des créatures. Ayant découvert le jour où le déluge devait arriver, Wichnou se présenta à un de ses amis, nommé Sattiavarti, et l'assura qu'il saurait le préserver de la colère de Routren. Son intention était de faire paraître une barque merveilleuse, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cent quarante millions d'âmes et de semences d'êtres, et d'en confier la garde à Sattiavarti. La barque fut placée sur une haute montagne, et le protégé de Wichnou courut s'y renfermer avec quelques dévots de sa suite.

« Un beau jour, on vit se former dans le ciel une quantité prodigieuse de nuages, et la plus

horrible pluie qu'on vît jamais inonda la terre.

« Les fleuves s'enflèrent, la mer franchit ses limites, et peu à peu les montagnes les plus élevées disparurent sous les ondes furieuses. Hommes, villes, royaumes, animaux, tout fut submergé, et tous les êtres créés furent détruits.

« Dans les premiers moments de cette bourasque, Sattiavarti fut saisi de vives alarmes ; il ne savait comment s'y prendre pour diriger sa barque contre l'impétuosité des flots. La boussole n'était pas encore inventée, et, comme la mer n'avait pas de fond. il ne pouvait jeter l'ancre nulle part. Le dieu Wichnou, voyant son embarras, n'hésita pas un instant. Il couvrit son corps d'écailles, et, prenant la forme d'un poisson, il se servit de sa queue, comme d'un gouvernail, pour diriger le navire. De cette façon, Sattiavarti put attendre dans son asile que les eaux fussent écoulées, et la race humaine fut préservée d'une destruction imminente. »

Tel est le récit puisé dans les fables indiennes. Que l'on change les noms, et l'on aura la tradition de la Bible.

Les monuments de l'Inde attestent également la civilisation la plus reculée. On a découvert sur les bords du Gange et dans les bois sacrés

de l'Inde des débris d'une architecture étrange et colossale, qui n'a d'imitation ni de modèle à aucune des époques connues de l'histoire. Ce sont des débris de temples ou pagodes et de forteresses. Ces temples étaient si vastes qu'ils pouvaient contenir quarante mille personnes ; ils étaient flanqués de cellules comme nos couvents modernes, et c'était là que les Bramines vivaient avec leurs familles loin des regards profanes. La pagode de Chiliambrun, près de Porto-Novo, sur la côte de Coromandel, est une des plus célèbres; celle de Seringham avait sept murailles circulaires renfermées les unes dans les autres. Chacune de ces murailles avait sept pieds d'épaisseur et cent vingt-cinq pieds de hauteur. Cette architecture colossale semble confirmer le fait que la terre était habitée par une race de cyclopes aux premiers âges du monde.

Les Indiens ont une vénération immense pour cette dernière pagode. On assure que c'est dans son enceinte que se trouve l'image du dieu Wichnou.

Les forteresses portaient le même cachet gigantesque : c'étaient des masses de granit superposées les unes aux autres sur le sommet des montagnes. On se demande avec effroi combien

il faudrait de milliers d'hommes de nos jours pour faire mouvoir ces blocs immenses. Peut-être possédaient-ils dans les arts mécaniques quelque force motrice dont le secret s'est perdu à travers la longue succession des siècles. Quoi qu'il en soit, il est évident que la guerre était un art en honneur dans ces époques lointaines. Qui sait si l'art de s'égorger n'est pas une loi terrible imposée à l'humanité depuis le commencement du monde, et si la main de l'homme n'est pas destinée à perpétuer jusqu'à la fin des âges le crime de Caïn!

Mais c'est surtout dans leurs monuments littéraires que les Indiens ont laissé les traces les plus incontestables de leur civilisation. Leurs poëmes portent, comme leurs temples, un cachet cyclopéen : c'est dans ses œuvres littéraires que se trouve gravée l'âme d'un peuple. L'on se sent saisi de vertige devant les profondeurs d'imagination, de sensibilité, de génie, qui distinguent ces générations primitives.

Il n'entre pas dans le cadre de notre ouvrage de faire l'analyse de ces poëmes. Le Mahabarata ne contient pas moins de quatre cent mille vers, c'est-à-dire quarante volumes comme l'Iliade ou le poëme du Tasse. Ce sont des aventures d'a-

mour racontées en langage épique, ou des exploits guerriers et merveilleux comme il en faut aux peuples enfants. Ces poëmes nous apprennent peu de choses sur la constitution intérieure de l'Inde, mais ils contiennent des maximes et des sentences qui dénotent une société bien constituée. Le Sacountala contient des épisodes de la plus grande beauté : il est écrit dans un style admirable de fraîcheur et de jeunesse. En voici un fragment :

« Ecoutez, ô vous arbres de cette forêt sacrée !
« écoutez et pleurez le départ de Sacountala pour
« le palais de l'époux ! Sacountala, celle qui ne
« buvait point l'onde pure avant d'avoir arrosé
« vos tiges ; celle qui, par tendresse pour vous,
« ne détacha jamais une seule feuille de votre
« aimable verdure, quoique ses beaux cheveux
« en demandassent une guirlande ; celle qui
« mettait le plus grand de tous ses plaisirs dans
« cette saison qui entremêle de fleurs vos flexi-
« bles rameaux.

Chœur des nymphes des bois.

« Puissent toutes les prospérités accompagner
« ses pas ! puissent les brises légères disperser
« pour ses délices la poussière odorante des

« fleurs! puissent les lacs d'une eau claire et
« verdoyante sous les feuilles de lotus la rafraî-
« chir dans sa marche! puissent de doux om-
« brages la défendre des rayons brûlants du
« soleil!... » . . . .
. . . .

Il est sur les côtes occidentales de l'Asie un pays borné au nord par des chaînes de montagnes, au couchant par la mer de Tyr, au levant et au midi par les vastes plaines de l'Arabie. Ce pays, privilégié entre tous par la beauté de ses sites et sa merveilleuse fécondité, portait le nom de Judée. Le Liban, couronné de cèdres majestueux, formait autour d'elle une magnifique ceinture; ses coteaux étalaient au soleil des pampres verdoyants, et dans ses plaines fertiles mûrissaient d'abondantes moissons.

C'est là, au milieu du peuple hébreu, que la civilisation, en quittant les rives du Gange, s'en vint chercher un asile.

Plusieurs siècles s'étaient déjà écoulés depuis la terrible catastrophe qui détruisit le genre humain; mais les hommes sauvés par l'arche, vivant chacun au delà de plusieurs centaines d'années, avaient repeuplé la terre avec une merveilleuse rapidité. De nombreux royaumes s'étaient

formés en Perse, en Syrie, en Arménie ; l'Égypte était florissante sous les Pharaons. L'Europe seule, où bientôt la civilisation allait apparaître, était encore plongée dans de profondes ténèbres.

Au milieu de ce chaos, les Hébreux se constituèrent en nation ; ils eurent leurs historiens, leurs poëtes, leurs législateurs. La Genèse, livre sublime mais obscur, fut emporté par Moïse du temple de Memphis. Nous avons vu quels rapports frappants ce livre a avec les livres sacrés de l'Inde. Lorsque l'on considère le peu de distance qui sépare l'Inde de l'Égypte, on admet volontiers que les Égyptiens, peuple naturellement commerçant, durent avoir de nombreuses relations avec les sectateurs de Brama. Moïse ajouta à la Genèse des pages qui portent l'empreinte de son génie. Appelé à gouverner la nation juive, il écrivit au sommet du Sinaï le Décalogue, un code de lois qui resteront toujours comme les seules et véritables bases de la sagesse humaine.

Ces lois sont au nombre de dix ; ce sont elles qui servent de fondement à la religion naturelle, et elles vivront aussi longtemps que la conscience du genre humain. Les voici dans leur sublime simplicité :

« Écoute, ô toi Israel, moi Jéhovah, tes dieux,

qui t'ai tiré de la terre de Mitzraïm, de la maison de servitude.

« 1. Il ne sera point à toi d'autres dieux devant ma face.

« 2. Tu ne te feras point d'idoles par tes mains, ni aucune image de ce qui est dans les étonnantes eaux supérieures, ni sur la terre au-dessous, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne t'inclineras point devant les images, et tu ne les serviras point; car moi je suis Jéhovah, tes dieux, le dieu fort, le dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères, l'iniquité de ceux qui me haïssent, sur les fils de la troisième et de la quatrième génération, et je fais mille fois grâce à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.

« 3. Tu ne prendras point le nom de Jéhovah, tes dieux, en vain; car il ne déclarera point innocent celui qui prendra son nom en vain.

« 4. Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier. Six jours tu travailleras et tu feras ton ouvrage, et le jour septième de Jéhovah, tes dieux, tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton chameau, ni ton hôte, devant tes portes; car en six jours Jéhovah fit les éton-

nantes eaux supérieures, la terre et la mer, et tout ce qui est en elle, et se reposa le septième. Or Jéhovah le bénit et le sanctifia.

« 5. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre, et par-delà la terre que Jéhovah, tes dieux, t'a donnée.

« 6. Tu ne tueras point.

« 7. Tu ne seras point adultère.

« 8. Tu ne voleras point.

« 9. Tu ne porteras point contre ton voisin un faux témoignage.

« 10. Tu ne désireras point la maison de ton voisin, ni la femme de ton voisin, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à ton voisin. »

Toutes les pages de la Bible portent ce même cachet humanitaire, et c'est là ce qui assure son immortalité. Qu'on lise les aventures du jeune Tobie, l'histoire de Joseph, la touchante élégie de Ruth et de Booz, les exploits de Samson, partout brillent les reflets splendides de cette poésie orientale qui n'a jamais été surpassée ni égalée. Les imaginations de ces temps-là étaient immenses comme l'horizon, resplendissantes comme le soleil. Le Cantique des cantiques de Salomon ressemble à un hymne d'amour et de volupté

chanté sur le luth des anges; les Psaumes de David s'élèvent à une hauteur d'éloquence devant laquelle l'esprit demeure comme anéanti. Encore n'avons-nous que des traductions incomplètes. Que doivent-elles donc être dans l'original, ces pensées revêtues des magnifiques images de la langue hébraïque!

Le livre de Job est peut-être ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les monuments littéraires de cette vieille antiquité. Quel est l'auteur de ce livre étonnant? Est-ce réellement un poëte pasteur nommé Job, comme le titre le ferait croire? Est-ce Moïse lui-même, comme le soutiennent quelques commentateurs, et le nom de Job ne serait-il qu'une abstraction sous laquelle le grand législateur a voulu peindre l'humanité souffrante et résignée? Cette dernière assertion n'est peut-être pas sans fondement, surtout si on considère que l'histoire de Job était déjà connue dans l'Inde bien avant la venue de Moïse.

Cette histoire se trouve écrite dans un livre intitulé *Arichandiren*. C'était le nom d'un roi de l'Inde, fort ancien et très-brave homme.

Les dieux se réunirent un jour dans leur chorcam, c'est-à-dire dans le paradis terrestre. Devendiren, le dieu de la gloire, présidait cette il-

lustre assemblée ; il s'y trouva une foule de dieux et de déesses, ainsi qu'un grand nombre de pénitents et de dévots qui avaient reçu des invitations. Tout en causant, un membre de l'assemblée proposa cette question :

« Est-il parmi les hommes un seul prince sans défauts ? »

Chacun se récria contre une semblable proposition, et Vichouva-Moutren soutint que la chose était impossible. Le dieu Vachichten fut d'une opinion contraire, et il assura que le roi Arichandiren était un prince parfait. Là-dessus Vichouva-Moutren, qui était d'un caractère très-irritable, s'emporta, et il se chargea de faire connaître les défauts de ce prétendu prince, si on voulait le lui abandonner. Vachichten accepta le défi, de sorte que le pauvre roi Arichandiren devint la victime de cette dispute. Vichouva-Moutren le soumit à toutes sortes d'épreuves : il le réduisit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de son royaume, lui tua son fils unique et lui enleva sa femme Chanridanri.

Malgré ces terribles épreuves, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu, avec une égalité de caractère dont les dieux eux-mêmes n'auraient pas été capables : aussi l'en récom-

pensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrassèrent l'un après l'autre : on lui rendit sa femme et on ressuscita son fils. Les déesses elles-mêmes voulurent le presser dans leurs bras.

Ainsi il est évident, d'après ce qu'on vient de lire, que le berceau de la civilisation humaine fut l'Inde : les Hébreux ne firent que la continuer en la perfectionnant. Ce fait est facile à démontrer par l'inspection des monuments indiens, qui ont un caractère bien plus primitif que les monuments hébreux : le Védam surtout paraît être bien antérieur à la Genèse. Nous ne nous appesantirons pas sur ces questions ; elles ont été suffisamment approfondies et élucidées par la science moderne.

Arrêtons-nous un instant sur la troisième époque de la civilisation, que nous désignerons sous le nom de période grecque.

CHAPITRE DEUXIEME

PÉRIODE GRECQUE. — Transformations successives. — Lois générales. — Les poëtes précèdent les législateurs. — Universalité de l'homme de lettres. — Orphée. — Homère. — Lycurgue. — Pythagore. — Le théâtre grec. — Platon et la philosophie. — Aristote. — Les beaux-arts et le Parthénon. — La mort de Démosthènes. — L'homme de lettres disparaît avec la liberté.

Avant de se constituer en société, les Hébreux avaient passé par les divers enfantements de la vie sociale. Dans les premiers âges, il n'y avait entre eux aucun lien ni de famille, ni d'intérêts, ni de races. Ils n'avaient ni institutions, ni gouvernement; cette première époque appartient tout

entière à la vie pastorale. Peu à peu les races se mêlèrent, les intérêts créèrent les familles, et dès lors commença la deuxième phase de leur civilisation, c'est-à-dire la vie patriarcale.

A la vie patriarcale, Moïse fit succéder les lois et les institutions. Un gouvernement en règle fut constitué : les notions d'un Dieu unique furent enseignées.

Les autres hommes épars sur la terre étaient plongés dans l'idolâtrie : les Babyloniens adoraient le poisson Oannès; Memphis, le bœuf Apis; l'Arménie, la lune; la Syrie, le soleil; l'Arabie, les étoiles; les Hébreux seuls en religion raisonnaient leurs croyances. A l'époque de David et de Salomon, les juifs atteignirent l'apogée de leur civilisation. Après eux, l'anarchie se mit dans le gouvernement; la nation, corrompue par les richesses, devint en quelques années le jouet des despotes ou la proie des princes voisins. Une longue série de crimes signala la durée de la dynastie d'Achab, et la civilisation éplorée chercha une autre patrie.

C'est alors que commence le glorieux enfantement de cette civilisation grecque, destinée à jeter un éclat si splendide sur ces temps antiques.

Lorsqu'on parcourt l'histoire, on est frappé d'un

phénomène étrange qui se renouvelle dans le travail de toutes les sociétés. L'humanité, comme la nature, est évidemment soumise à des lois générales que nous ne connaissons pas. Si l'on connaissait ces lois, on pourrait à coup sûr prédire les transformations successives, les époques fixes de grandeur, de découragement, de puissance, de faiblesse, de crises et de révolutions qui marquent la vie de chaque société, avec la même certitude que l'on est parvenu à connaître les retours des comètes, les éclipses de soleil et les diverses évolutions des corps célestes.

Tout s'enchaîne ici-bas : la vie d'une nation est aussi simple dans sa marche que celle d'un individu. La société est un être collectif. L'homme traverse successivement l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, l'âge mûr et la vieillesse, et meurt. Il en est de même d'une société : seulement la vie de l'un se compte par des années, celle de l'autre par des siècles.

L'humanité est éternelle, comme Dieu dont elle est l'image. Les sociétés meurent ou plutôt se transforment, et l'homme, ouvrier infatigable, conduit par une main invisible, travaille de génération en génération à l'édifice immense dont l'achèvement est le secret de l'avenir.

Il y a deux sortes d'hommes que Dieu a marqués surtout du sceau de sa grandeur, et qui sont destinés à travailler à cet édifice.

Ces deux sortes d'hommes sont liés intimement à la vie de chaque société : chacun d'eux, lorsqu'il se manifeste, répond à un besoin du moment ; on les reconnaît à leurs œuvres, qui portent toutes un cachet humanitaire.

Lorsque Dieu veut fonder une société nouvelle, il fait naître un de ces hommes. Il lui donne une puissance de création et une imagination immenses ; il l'envoie dans telle ou telle contrée, et lui dit : « Poëte, prends dans tes mains un instrument harmonieux et sonore. J'ai placé dans ton cerveau la lumière éclatante du génie : tu chanteras parmi les hommes les merveilles de ma puissance, les astres qui roulent dans l'espace, l'océan qui frémit sous ma main, la foudre qui obéit à ma voix, la terre qui se couvre de fruits et de fleurs lorsque j'entr'ouvre son sein fécond. Tu chanteras l'amour, faculté sublime que les hommes partagent avec moi ; tu leur enseigneras les jouissances de la famille, les devoirs des pères envers les enfants et des enfants envers leurs pères. Tu adouciras par la douceur de tes chants et l'harmonie de ton langage leurs mœurs

sauvages et féroces. Va ! je serai avec toi ! »

Le poëte obéit à cette mission mystérieuse. Les hommes, subjugués par le miracle de la poésie, abjurent leurs vieilles haines, s'unissent et s'embrassent, et les premières bases d'une société se trouvent jetées.

Lorsque ce premier travail est accompli, l'œuvre est loin d'être achevée. Le poëte a réuni les hommes en société par le sentiment ; il s'agit d'affermir cette société sur des bases durables. Alors Dieu fait naître un autre homme auquel il donne des notions d'équité et de justice comme au premier il a donné l'inspiration.

Le législateur apparaît : sa mission est écrite sur son visage austère. Sa voix n'a point la puissance entraînante de celle du poëte, mais de sa bouche sort une éloquence froide et persuasive. Inspiré par la raison, il apprend aux hommes quelles doivent être leurs relations de famille à famille, de peuple à peuple. Des magistrats élevés dans le culte et l'amour des lois font succéder les débats pacifiques de la justice aux disputes insensées de la force brutale. Les institutions se forment, l'État s'organise ; un appel est fait à toutes les jeunes intelligences, et les administrations se peuplent d'une foule de talents qui

apportent leur concours physique et intellectuel à l'œuvre de civilisation.

C'est ainsi que procède toute société qui se forme. Par ses poëtes, elle reçoit la vie, l'âme, les principes fondamentaux de tout ordre social ; par ses législateurs, elle reçoit l'application de ces mêmes principes qui servent de base aux institutions humaines.

Le mot d'homme de lettres est d'invention toute moderne.

Chez les Grecs, l'homme de lettres s'appelait grammairien, parce qu'en effet la grammaire est la science du langage. Le nom de grammairien s'appliquait non-seulement au littérateur, mais encore à tous ceux qui s'exerçaient dans la science de parler et d'écrire. L'historien, le philosophe, le poëte, l'orateur, étaient des grammairiens, et il n'était pas rare de voir les hommes de lettres posséder à la fois chacune de ces brillantes facultés.

Il ne suffisait pas alors comme aujourd'hui de faire un roman ou une pièce de théâtre pour mériter ce nom ; l'étude approfondie de toutes les connaissances humaines constituait seule la qualité d'homme de lettres. Hésiode invoquait les Muses ainsi qu'Homère, et Pythagore leur

sacrifiait deux colombes après avoir découvert le carré de l'hypoténuse. Les œuvres d'imagination étaient reléguées dans le domaine spécial de la poésie ; la politique et la philosophie, c'est-à-dire l'alliance intime des siences et des lettres, formaient la base sublime de la littérature antique.

Aussi, loin d'être une occupation frivole, la carrière littéraire était une véritable profession. Les littérateurs grecs furent non-seulement de grands écrivains, mais encore de grands philosophes et de grands hommes d'État.

Si aujourd'hui en France il se trouvait un homme qui fût à la fois un grand poëte comme Lamartine, un grand orateur comme Mirabeau, un grand savant comme Cuvier, un grand politique comme Richelieu, un grand législateur comme Montesquieu, un grand guerrier comme Turenne, un grand caractère comme Washington, quelle influence un tel homme n'exercerait-il pas sur les destinées de son pays ?

Eh bien, grâce à l'alliance des sciences et des lettres, grâce aux sages lumières d'une démocratie intelligente, de tels hommes surgirent aux belles époques de la Grèce. Xénophon, après avoir fait une retraite admirable comme général, à travers un pays immense, en écrivit l'histoire

avec une éloquence et une pureté de langage qui sont restées comme un modèle. Rentré dans sa patrie, il prit part aux affaires de son pays et se fit remarquer comme homme politique et orateur.

Périclès avait étudié les lettres et la philosophie à l'école de Zénon. Porté au pouvoir par les suffrages de ses concitoyens, il conduisit également les affaires du dehors comme général habile, et celles du dedans comme homme d'État.

Aristote, vaste intelligence, esprit universel, porta la lumière dans tous les genres de littérature comme dans tous ceux de la science.

Solon, qui donna aux Athéniens une constitution démocratique, fut en même temps un grand législateur, un grand orateur et un grand poëte.

Au commencement de chaque société, la culture des lettres est le privilége exclusif du pouvoir sacerdotal, comme la politique celui de la royauté. Dépositaire de la sagesse des anciens, le sacerdoce est révéré comme principe dominateur. Avant la guerre de Troie, chaque cité grecque avait son tyran, chaque temple avait son oracle. La religion et la tyrannie se partageaient ensemble le droit de gouverner les peuples.

Deux hommes vinrent tout à coup apporter la

lumière à leurs contemporains. Ce furent Linus de Chalcis et un Thrace nommé Orphée. Ils étaient tous deux poëtes. Linus, fils d'une muse, composa des vers sur la toute-puissance divine; Orphée exerça une plus grande influence, et ses hymnes religieuses nous sont parvenues. Les hommes accouraient en foule pour entendre ses chants; les animaux eux-mêmes, ajoute la tradition, sortaient de leurs forêts pour entendre la savante harmonie de ses concerts. Le mystère entoura leur berceau et le merveilleux plana sur leur tombe.

A travers toutes ces images, on comprend l'influence de la poésie sur ces temps barbares. Grâce à ces hommes, les mœurs s'humanisèrent, et il se forma un commencement de société.

La civilisation n'était pourtant encore qu'à l'état d'ébauche. Les notions sur la divinité étaient incomplètes et contradictoires; la famille existait à peine; la force brutale tenait lieu de loi; les hommes ignorants étaient soumis à des instincts féroces, et un bandeau épais couvrait leur vue. C'est alors que parut Homère, figure colossale, dont le nom, après trois mille ans, plane encore sur toutes les littératures comme le type de la grande poésie. Son rôle fut celui de

novateur et d'apôtre. Ses deux poëmes vivront autant que l'humanité. Il chanta tour à tour la nature et les dieux, les exploits des héros, les fondateurs des villes, les bienfaiteurs du monde, l'amour pur, l'amour conjugal, les joies de la famille. Aux peuples, il enseigna le respect des lois ; aux rois, l'amour de la justice. Il nous retrace les batailles, les mœurs, les hommes, les costumes ; il nous dépeint les mers, les détroits, les îles et les golfes de la Grèce ; il est à la fois le plus grand poëte, le plus grand peintre, le plus grand historien, le plus grand géographe, le plus grand orateur, le plus grand philosophe de ces temps reculés. Sa poésie n'est point une poésie nationale, comme on a bien voulu le dire ; elle porte un cachet plus étendu, elle embrasse l'humanité elle-même. Les dieux de son Olympe devinrent les dieux de l'antiquité ; on peut dire qu'il fut le véritable fondateur de la civilisation grecque.

Les chants de l'immortel aveugle traversèrent rapidement les cités, les mers, les îles et les promontoires de la Grèce. La semence germa peu à peu, et un jour nouveau se fit dans l'esprit des peuples.

Deux siècles s'étaient à peine écoulés depuis

la mort d'Homère, que les villes renversaient leurs tyrans et se sentaient assez fortes pour se gouverner elles-mêmes.

De ce moment-là, la société grecque fut définitivement constituée. Les mœurs s'adoucirent; des lois plus sages remplacèrent des coutumes barbares, et les grands hommes naquirent comme par enchantement sur ce sol privilégié.

Les législateurs comprirent que le meilleur moyen d'entretenir les bonnes mœurs était de répandre le goût de l'instruction et d'exciter une noble émulation pour la gloire. Dans ce but, ils établirent des gymnases, des écoles ou académies, des cérémonies publiques. La religion, la politique, les lettres et les arts eurent leurs solennités imposantes.

Lycurgue rétablit les jeux olympiques, où l'on se disputait le prix de la course, de la lutte et de l'équitation : un héraut proclamait le nom des vainqueurs, et ces hommes, comblés d'honneurs, rentraient dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe.

Euryloque de Thessalie institua les jeux pythiques, qui commençaient par des combats de poésie et de musique.

Thésée d'Athènes institua les jeux isthmi-

ques, où l'on se livrait à tous les exercices du corps et de l'esprit. La religion était conviée à toutes ces fêtes : les amphyctions, députés à l'assemblée générale, étaient juges des prix, ce qui ajoutait encore plus de magnificence à ces solennités. Tant que duraient les fêtes, la moindre violence contre un citoyen était un crime, et toute poursuite contre un débiteur interdite : les jours suivants, les désordres et les délits qu'on y avait commis étaient punis avec sévérité.

Pythagore, dont la réputation de sagesse fut si grande, combattit les tendances matérielles du paganisme, et tâcha d'inspirer aux hommes le culte des vérités morales. Ses lois sont parvenues jusqu'à nous ; les voici :

« Honore les dieux immortels, tels qu'ils sont établis par la loi.

« Honore tes parents.

« Fais ce qui n'affligera pas ta mémoire.

« N'admets point le sommeil dans tes yeux avant d'avoir examiné trois fois dans ton âme les œuvres de ta journée.

« Demande-toi : Où ai-je été? qu'ai-je fait? qu'aurais-je dû faire?

« Ainsi, après une vie sainte, lorsque ton corps retournera aux éléments, tu deviendras

immortel et incorruptible : tu ne pourras plus mourir. »

Ces lois ont avec celles de Moïse plus d'un point de contact. Elles sont faites pour tous les temps et pour tous les peuples : elles reconnaissent l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal, et portent un cachet véritablement universel et humanitaire.

De toutes les écoles de mœurs, le théâtre était le plus en honneur. C'est là que le peuple allait apprendre à connaître les grands hommes de son histoire, et puiser dans des drames palpitants l'amour des vertus et l'exemple des grandes choses.

Ce n'était point comme chez nous une salle étroite et resserrée, où s'entassent en payant quelques centaines de spectateurs. C'était un espace immense, éclairé par la lumière du soleil : trente mille spectateurs prenaient place sur des gradins disposés en demi-cercle. Le spectacle commençait à la pointe du jour. Un héraut, après avoir réclamé le silence, annonçait le lever du rideau, et des chœurs de femmes, d'enfants ou de vieillards ouvraient la scène.

Un tel spectacle avait quelque chose de grandiose : l'impression qu'il produisait laissait une

profonde empreinte dans la mémoire des hommes. Les malheurs d'Œdipe faisaient couler les larmes ; les crimes des Atrides excitaient l'horreur ; le châtiment de Prométhée inspirait le respect des dieux ; et l'œuvre du poëte, devenant ainsi un plaisir et un enseignement, était accueillie par une acclamation universelle.

Il en était de même de l'art oratoire : l'orateur parlait à la foule assemblée au milieu de la place publique. Les grandes affaires de l'État étaient discutées en plein jour, et l'éloquence inspirée par la grande image de la patrie atteignait à une hauteur dont nos tribunes modernes donnent à peine une faible idée.

Toutefois l'action des poëtes grecs, à l'exception d'Homère, fut moins directe que celle des législateurs. Ils s'occupèrent trop de la nature extérieure et pas assez de l'homme.

Les harmonies du monde, les changements de saisons, la beauté du ciel de l'Attique, les brises de la mer Ionienne, les grandes forêts du Pinde, les frais et délicieux paysages de la vallée de Tempé, tout cela était dépeint avec une expression enthousiaste, dans le langage le plus harmonieux et le plus suave qui soit jamais sorti de la bouche des hommes.

Leur poésie était surtout descriptive; leurs regards songèrent rarement à fouiller dans les replis du cœur humain.

Cet amour de la forme se trouve partout dans leurs œuvres : dans la pensée, elle se produit par la personnification de chaque image; dans la philosophie, elle adopte la science la plus vulgairement intelligible, la morale; dans l'éloquence, elle se présente parée d'élégance et de fleurs de rhétorique; dans l'architecture, elle a des coupes droites embellies des plus gracieux ornements. Ce culte de la beauté extérieure divinisée par les poëtes contribua puissamment à donner au peuple grec ces manières affables qui en firent le peuple le plus poli de la terre.

L'œuvre des philosophes fut plus complète : les poëtes parlaient à l'imagination, les philosophes s'adressèrent à l'esprit et à la raison.

La philosophie s'appliqua surtout à faire des citoyens : elle apporta un soin extrême à l'éducation de la jeunesse; elle lui enseigna que la liberté seule faisait l'homme, que le talent et la vertu avaient seuls le droit de gouverner les États, que la richesse amenait la corruption des mœurs, et la corruption des mœurs la décadence des empires.

Comme il n'y avait pas alors de loi contre le droit de réunion, la foule accourait avec empressement à leurs leçons.

Les philosophes donnaient eux-mêmes l'exemple des vertus qu'ils recommandaient au peuple. Leurs âmes inaccessibles à la crainte possédaient cette mâle fierté dont nous retrouverons encore quelques traces dans les esprits d'élite de la société romaine.

Platon se trouvait un jour à la cour de Denys, roi de Syracuse. La conversation roula sur le bonheur, la justice, la véritable grandeur. Platon soutenait que rien n'est si lâche et malheureux qu'un prince injuste.

« Tu parles comme un radoteur, » lui dit Denys en colère.

« Et toi comme un tyran, » lui répondit le philosophe.

Plus tard, Denys lui ayant écrit pour le prier de l'épargner dans ses discours, il ne reçut de Platon que cette réponse méprisante :

« Mes occupations ne me laissent pas assez de loisirs pour m'occuper de Denys. »

Un autre philosophe, Anaxarque d'Abdère, ayant été poussé par les vents contraires sur la côte de Chypre, tomba entre les mains de Nico-

créon, tyran de l'île et son ennemi personnel. Celui-ci le fit jeter dans un mortier pour y être broyé à coups de masse de fer. Ce fut alors qu'Anaxarque, sans s'inquiéter du supplice, prononça ces mots célèbres :

« Broie tant que tu voudras l'enveloppe d'Anaxarque, tu ne broieras pas Anaxarque. »

Le tyran irrité ordonna qu'on lui arrachât la langue ; mais le philosophe se la coupa lui-même avec les dents et la lui cracha au visage.

Ce sentiment philosophique faisait partie de l'âme même de la nation.

Dans certains endroits, le jour de la naissance d'un enfant était un jour de deuil pour la famille. Assemblée autour de lui, elle le plaignait d'avoir reçu le triste don de la vie. « Quand on songe, disaient-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau. »

La Grèce était divisée en un grand nombre de petites républiques, administrées par des municipalités. Comme les institutions étaient démocratiques et que l'égalité civile en était la base, il arriva souvent que le choix des citoyens tomba sur un homme de lettres pour les gouverner.

« Il n'est pas de roi qui ne descende d'un es-

clave, disait Socrate, ni d'esclave qui ne descende d'un roi. »

C'est ainsi que Solon fut choisi pour donner des lois à Athènes.

Pythagore donna des lois aux Crotoniates et dirigea l'administration avec une sagesse qui fit leur prospérité.

Empédocle fut porté malgré lui à la tête du gouvernement d'Agrigente, ville immense qui contenait près d'un million d'habitants; il y établit une magistrature trisannuelle, dans laquelle il fit entrer tous les hommes dévoués à la cause populaire.

Périclès, avant de diriger le gouvernement d'Athènes, s'était fait remarquer par son éloquence et son esprit cultivé. Quoique son pouvoir fût presque absolu, il n'en abusa jamais pour opprimer ses concitoyens. Ayant un jour été accablé d'injures par un simple particulier, il ordonna à un de ses serviteurs de prendre un flambeau et de reconduire cet homme chez lui.

« Ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans ma vie publique, disait-il à ses amis, c'est de n'avoir, exerçant tant de pouvoir, donné à aucun citoyen l'occasion de se vêtir d'habits de deuil. »

« Les plaisirs, disait Périandre de Corinthe, ne font que passer, les vertus sont éternelles : la vraie liberté ne consiste que dans une conscience pure. »

Un des hommes les plus étonnants de ce temps-là fut Aristote. Critique, philosophe, historien, écrivain, il a laissé un grand nombre de traités qui portent tous l'empreinte de son génie. Ses Études sur la politique sont admirables de hardiesse ; on les croirait sorties d'un cerveau moderne.

« Le meilleur gouvernement pour un peuple, dit-il, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières.

« Quel est le véritable citoyen? Celui qui se consacre uniquement au service de sa patrie et peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot à l'autorité souveraine. »

Ailleurs, Aristote fait l'éloge du régime constitutionnel, comme étant le plus propre à assurer la liberté.

« La meilleure constitution, dit-il, est un gouvernement mixte, où se trouvent la royauté, l'aristocratie, la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir toutes

les fois qu'elle incline trop vers une de ces formes.

« La multiplicité des lois dans un État, dit-il plus loin, est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la raison qu'une société serait heureuse si elle pouvait se passer de lois. »

Dans un gouvernement il distingue trois pouvoirs : « Le premier, dit-il, qui est le législatif, résidera dans l'assemblée générale de la nation ; le second, qui concerne l'exécution, appartiendra à la royauté ; le troisième, qui est le pouvoir de juger, sera confié à des tribunaux de justice. »

L'ignominie est la peine, selon lui, qui produit le plus d'effet ; il n'admet pas les amendes dans la pénalité : « Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une trop grande valeur à l'argent, une très-petite aux fautes. »

Il est facile de voir par ces simples aperçus combien fut grand le rôle de l'homme de lettres dans la société grecque. C'est lui qui l'organisa et qui la fit parvenir à la plus haute civilisation de l'histoire. Le peuple ne fut pas ingrat : les honneurs et les dignités furent la magnifique récompense du génie littéraire.

La mémoire d'Homère fut vénérée dans l'antiquité comme celle d'un dieu.

Anacréon, le poëte harmonieux de l'amour, eut de brillantes funérailles faites aux frais du trésor public. Athènes lui consacra une statue en bronze, qui fut placée entre celle de Périclès et celle de Xantippe.

Démocrite, après avoir dépensé en voyages tout son patrimoine, revint pauvre dans Abdère, sa patrie. Pour se justifier devant ses concitoyens, il leur lut son Traité sur l'organisation du monde. Le peuple enthousiasmé lui vota des statues et une somme de cinq cents talents (près de trois millions) à titre de récompense nationale.

Les ouvrages de Pindare lui avaient rapporté d'immenses richesses ; mais, généralement, les gens de lettres préférèrent les honneurs publics. Six cents ans après la mort de Pindare, on voyait encore sa statue et sa maison, seule, debout parmi les ruines de Thèbes, hommage sublime rendu au poëte par les vainqueurs de la Grèce.

Les qualités privées des hommes de lettres ne furent pas moins remarquables que leurs qualités publiques. « La vie, disait Aristote, n'est que le songe d'un homme éveillé. » Il leur semblait que

les richesses étaient un embarras pour la philosophie. L'indépendance était pour eux le suprême bien, car elle seule leur conservait leur caractère d'individualité. Autant ils aimaient la liberté, autant ils méprisaient la fortune.

« L'argent et la pourpre sont utiles pour le théâtre, mais inutiles à la vie, » disait souvent Socrate.

Il refusa les présents d'Archelaüs, roi de Macédoine. Sa frugalité était extrême.

« On se rapproche d'autant plus des dieux, disait-il, qu'on a moins de besoins. »

Denys, plein d'admiration pour Platon, lui envoya un jour une magnifique vaisselle d'argent. Le philosophe ne voulut pas la recevoir.

« Si tu veux me faire un présent, lui écrivit-il, envoie-moi des livres. »

Alexandre ayant fait passer une somme considérable à Xénocrate, celui-ci préleva seulement trois mille drachmes attiques, et renvoya le reste en disant qu'Alexandre avait plus besoin d'argent que lui, puisqu'il avait plus de monde à nourrir.

Les beaux-arts puisèrent à la même source que la littérature. Comme les poëtes, les artistes réalisèrent l'idéal du beau dans tout ce qu'il y a de plus pur et de plus harmonieux.

Lorsque le voyageur se promène sur les bords de la mer Égée, il reste émerveillé en présence des débris fameux de cette civilisation écoulée. Les lauriers et les oliviers ont reverdi plusieurs centaines de fois sur les sommets du Pinde ; les essaims d'abeilles se sont renouvelés sur les flancs de l'Hymète ; quarante générations successives ont disparu, moissonnées par la faux des siècles ; mais le Parthénon de Phidias est là debout, avec son fronton de marbre blanc doré par le soleil de l'Attique, attestant le passage d'un grand peuple. Le genre humain peut disparaître et s'abîmer de nouveau dans un cataclysme, tant que l'*Iliade* et le Parthénon survivront, l'art, la poésie et la civilisation seront impérissables.

Le magnifique développement de la civilisation grecque dura environ cinq cents ans ; elle commença à Homère et finit à Alexandre. Tout ce que peut produire la vertu, le génie, le patriotisme, fut enfanté par elle.

Cependant l'heure était venue où le peuple grec allait disparaître de la scène. Un peuple nouveau, grand par ses prodigieuses destinées, avait surgi tout à coup à l'occident, du fond d'une petite bourgade appelée Rome. Ce peuple, rapide comme la foudre dans ses conquêtes,

étendait ses bras sur le monde, et préparait l'unité de l'idée par l'unité de territoire. La civilisation grecque, parvenue à son plus haut point de grandeur, s'affaissa sur elle-même.

Les antiques lois de Solon et de Lycurgue parurent tyranniques ; les mœurs efféminées de l'Orient envahirent cette terre héroïque, et, de ce jour, elle marcha à une désorganisation rapide. Lorsque Alexandre se présenta pour donner des chaînes à la Grèce, il ne trouva plus qu'une nation divisée par les partis, dévorée par des rivalités jalouses. La liberté jeta une dernière et fugitive clarté dans l'éloquence de Démosthènes : ce fut son dernier effort. Vaincue, elle entraîna avec elle le génie littéraire, et la décadence de la nation commença avec le despotisme.

Ce qui caractérisa l'homme de lettres à cette époque fut donc une originalité puissante. Il créa une langue souple, harmonieuse et accentuée, également propre à la poésie, à la philosophie et à l'éloquence ; il forma une société héroïque, fière, indépendante de toute forme de gouvernement, vivant de sa propre force, et n'admettant chez elle aucun reflet d'une société étrangère. Il en est resté une physionomie unique dans l'histoire. Deux mille ans se sont écoulés depuis cette

époque : toutes les nations qui ont surgi depuis lors lui ont emprunté quelque chose ; ce sera là son éternel honneur.

Lorsque la liberté grecque eut été détruite, le génie littéraire se retira d'abord à la cour de Ptolémée, et de là sur les bords du Tibre : c'est là que nous le retrouverons dans le prochain chapitre.

CHAPITRE TROISIÈME

PÉRIODE ROMAINE. — Rome et la conquête. — Les soldats. — Les tribuns. – La carrière du barreau. — La société romaine. — Les bêtes féroces et les gladiateurs. — Prodigalités de Jules César. — Portrait d'Auguste. — Caractère de la littérature latine. — — Considération de l'homme de lettres. — Virgile. — Horace. — Richesses des avocats. — La littérature sous l'empire. — Tacite. — Décadence romaine. — Le *Moniteur*, journal quotidien.

La Grèce avait dû sa civilisation à l'influence des lettres; Rome ne dut son prodigieux accroissement qu'à la puissance des armes et à la politique de son sénat. Pendant plusieurs siècles, le cœur du peuple romain ne battit que pour la

3*

conquête. Après l'asservissement de l'Italie vint la destruction de Carthage ; après Carthage, l'Espagne ; après l'Espagne, la Gaule, la Germanie, les royaumes de l'Asie et de l'Afrique. Tant qu'il y eut sous le soleil une nation indépendante, les aigles romaines reprirent, sur la foi des oracles, leur vol victorieux, et la ville du Tibre devint la capitale du monde. Les richesses de l'univers s'entassèrent dans ses murs. Les chefs des nations vaincues, captifs et enchaînés, rehaussèrent l'éclat de ses triomphes.

Durant tout ce laps de temps, la carrière militaire fut la seule honorée : elle seule conduisit aux plus grandes dignités. La plupart des familles patriciennes lui durent leur origine éclatante.

Pendant que les soldats romains combattaient au dehors pour la gloire nationale, le peuple luttait au dedans pour sa liberté contre les envahissements des patriciens. Chaque jour des disputes s'élevaient au milieu des places publiques, et le Forum fut plus d'une fois ensanglanté.

Ces querelles sans cesse renaissantes furent quelquefois apaisées par l'image de la patrie en danger. Pour y mettre un terme, le peuple obtint la création de quelques magistrats qui,

sous le nom de *tribuns*, étaient chargés de défendre sa cause dans les assemblées. Cette création donna naissance à la science du droit, dont les Romains furent les véritables fondateurs. L'éloquence devint dans leur bouche une arme terrible, et souvent l'épée du guerrier recula devant la toge de l'avocat. L'éloquence devint bientôt indispensable pour arriver aux honneurs.

La carrière militaire et celle du barreau furent à peu près les seules que connurent les Romains. Le commerce y fut peu estimé, et n'y fut exercé que par les dernières classes. En dehors de l'armée et du barreau, aucune carrière ne leur parut mériter une attention sérieuse.

La carrière littéraire fut donc à peu près inconnue à Rome. Aussi ne trouvons-nous véritablement d'hommes de lettres qu'au siècle d'Auguste, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante de l'histoire romaine. Aux époques antérieures, elle se trouve presque constamment confondue avec celle de l'homme politique ou du jurisconsulte.

Ce fut une singulière société que la société romaine au temps des Césars. Lorsque la fortune publique se fut accrue de tout l'or des nations vaincues, les mœurs se transformèrent, et le luxe le plus effréné remplaça l'antique sim-

plicité des premiers âges. Ce grand peuple blasé se lança dans toute sorte de raffinements inouïs : il lui fallut des amusements grandioses comme sa puissance. Tout homme politique qui voulut donner carrière à son ambition fut obligé de lui faire des distributions d'argent et de bâtir de nouveaux cirques ou de nouveaux théâtres.

Le théâtre de Balbus contenait trente mille spectateurs.

Le théâtre de Marcellus, terminé par Auguste, en contenait également trente mille ; et celui de Pompée, bâti à son retour d'Asie, n'en contenait pas moins de quarante mille.

Le grand cirque élevé par Jules César avait des proportions gigantesques : il avait plus de six cents mètres carrés, et recevait environ deux cent soixante mille spectateurs. Il fut encore agrandi sous l'empereur Constance.

Le spectacle était d'accord avec les immenses proportions de la scène. On comprend combien une œuvre littéraire renfermée dans les étroites limites d'une tragédie ou d'un drame aurait paru froide à ce peuple guerrier. Il fallait, pour l'émouvoir, que l'arène fût arrosée de sang humain.

Trois genres de spectacle étaient donnés dans

les cirques : ils ne différaient entre eux que par une cruauté plus ou moins marquée. Dans l'un, on exposait les hommes à la fureur des bêtes féroces ; dans l'autre, les bêtes féroces se disputaient entre elles ; dans le troisième, des hommes armés se massacraient entre eux.

Sylla, préteur, fit combattre en un jour cent lions à crinières ; Scaurus fit égorger cent cinquante panthères pendant son édilité ; et César, dictateur, donna le spectacle de trois cents éléphants contre trois cents lions.

Les combats des gladiateurs avaient quelque chose de plus féroce encore. Gordien, édile, donna quelquefois des combats de cinq cents paires de gladiateurs ; Trajan en fit paraître dix mille en un seul jour, pour célébrer l'anniversaire de son avénement au trône.

Sous Néron et sous Domitien, on vit, au rapport de Tacite, des sénateurs et des femmes de premier rang se prostituer publiquement sur l'arène.

Les frais que ces spectacles occasionnaient à l'État étaient immenses. Sous les guerres puniques, ils n'avaient été que de mille, quatre mille, quinze mille francs par jour ; sous Claude, ils s'élevèrent à la somme énorme de quatre-vingts

millions de sesterces, environ quinze millions de notre monnaie.

Les fortunes privées avaient grandi dans les mêmes proportions que la fortune publique. Dans cette société profondément matérialiste, la découverte d'un plat nouveau ou d'une volupté nouvelle était accueillie comme un grand événement. On se mettait à table à la sixième heure du jour, et le repas se prolongeait fort avant dans la nuit, à la clarté de mille flambeaux. Tout le génie des Romains était passé dans l'art culinaire : un bon cuisinier se payait au poids de l'or.

On aurait peine à croire aujourd'hui aux sommes fabuleuses dépensées dans un seul de leurs repas, si le fait ne nous était attesté par les auteurs les plus dignes de foi.

Dans un festin de réception, Lucullus dépensa, d'après le récit de Pline, la somme de 551,429 fr. 40 c.

Le fils d'Ésopus le tragédien faisait dissoudre des perles dans des essences et les buvait avec son vin : on prétend que chaque perle lui revenait à 198,000 fr.

Jules César dépensa une fois dans un souper politique, pour fêter sa réconciliation avec Pompée, le revenu de trois provinces, plus de vingt

millions. Cette société dégénérée, sans principe et sans croyance, semblait frappée de vertige; elle avait accepté pour devise cette maxime d'Épicure: « Vivre demain, c'est vivre trop tard: vis aujourd'hui. »

L'empereur Auguste, au milieu de ce débordement de vices, conserva une simplicité de mœurs qui contraste singulièrement avec celle de ses successeurs. Quoique petit de taille, il semblait fait pour dominer une telle époque. Suétone nous a tracé son portrait: il avait cinq pieds un pouce environ. Ses cheveux étaient bouclés, tirant sur le blond; ses oreilles moyennes; ses yeux extrêmement grands, verdâtres, si brillants et si pleins de feu, qu'il était difficile d'en supporter l'éclat. Il avait des sourcils qui se rejoignaient, le nez aquilin, les dents un peu écartées, courtes et rouillées, et le teint légèrement basané.

Il habitait sur le mont Palatin une petite maison fort modeste dont on voit encore quelques ruines. Les portiques en étaient peu spacieux et les colonnes simplement en pierre. On n'y trouvait ni marbre, ni pavé précieux; sa vaisselle, ses tables, ses ameublements, atteignaient à peine à l'élégance d'une fortune ordinaire.

L'été comme l'hiver, Auguste habitait la même

chambre ; il eût été impossible, dans cette ville si pleine de luxe, de reconnaître dans cette habitation la demeure du maître du monde, si l'on n'eût aperçu des gardes qui en surveillaient les abords, comme dans un camp. Il avait dû ses succès plutôt à la fermeté de son caractère qu'à ses talents : il avait compris qu'à un tel peuple il fallait un maître, et le pouvoir était venu se placer de lui-même dans sa main.

Une telle société, enlaçant chacun de ses membres dans un réseau centralisateur, devait être peu favorable au développement du génie littéraire ; cependant le siècle d'Auguste donna naissance à quelques hommes de lettres de premier ordre. Cela tient à des causes que nous expliquerons plus tard. Son règne, au lieu d'être le commencement du despotisme, fut plutôt le magnifique coucher de soleil de la république romaine.

La littérature latine fut loin toutefois d'avoir la puissante originalité de la littérature grecque : elle porta toujours en elle le cachet de l'imitation. Elle ne fit que reproduire et calquer servilement tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. Cicéron s'exerça souvent lui-même à traduire le grec, et ce fut par cette lutte hardie entre la mélodieuse

délicatesse de la langue de Platon et l'aspérité de la langue latine, qu'il parvint à la composition de cette phrase harmonieuse et redondante à laquelle il a donné son nom.

Virgile, le plus grand de tous les poëtes latins, imita presque toujours Théocrite et Homère : il traduisit tout son second chant de l'*Enéide* de Pisandre, poëte grec, et il fut loin de surpasser son modèle. Properce initia les Latins aux chœurs sacrés de Philètes et de Callimaque. Catulle copia Sapho et Anacréon ; et Térence, le premier de ses auteurs comiques, emprunta la forme des poëtes grecs, et surtout de Ménandre. La littérature romaine prit donc une couleur et un vêtement grecs : elle ne garda d'individuel que ce qui faisait le caractère distinctif de sa physionomie. Rome fit pour sa littérature ce qu'elle avait fait pour ses institutions politiques : elle s'assimila les inspirations, les doctrines, les mœurs de toutes les nations vaincues, et au-dessus de tout cela elle plaça la grande image de la patrie et de ses aigles triomphantes tenant le monde dans leurs serres.

Dans le principe, la langue latine ne fut qu'un dérivatif de la langue étrusque. Elle fut plutôt le vocabulaire de brigands que l'idiome

d'un peuple civilisé. La carrière littéraire y manqua toujours de ce qui fait la force et la grandeur de sa mission, c'est-à-dire de liberté. Cependant, après la conquête de la Grèce, elle y jouit d'une certaine considération.

On rapporte que Pompée, venant pour rendre visite à Possidonius, célèbre philosophe, défendit au licteur de frapper à sa porte, suivant l'usage; et celui qui avait vu l'Orient et l'Occident à ses pieds baissa ses faisceaux devant la maison d'un littérateur. Marius, ce paysan d'Arpinum, qui semblait peu apte à apprécier le mérite littéraire, rechercha l'amitié des poëtes Archias et Plotius.

Malgré cela, rien ne fut plus ingrat et moins productif que cette profession. En Grèce, la littérature était cultivée par les premières familles; à Rome, elle fut souvent l'apanage des dernières classes de la société. Térence, Phèdre, Horace, le favori d'Auguste, étaient des fils d'affranchis. La littérature dramatique offrait seule quelques ressources aux poëtes, encore ces ressources étaient-elles bien minimes. L'*Eunuque* de Térence rapporta à son auteur huit mille sesterces, environ 1,600 francs. Cette somme parut même si exorbitante, qu'on eut soin de l'inscrire après

le titre de la comédie. Plaute, ayant perdu la petite fortune qu'il avait amassée au théâtre, se trouva obligé, pour vivre, de travailler dans une pistrine à tourner la meule d'un moulin, et il finit sa vie dans la dernière misère.

La profession d'avocat obtenait une tout autre récompense. Presque tous les jurisconsultes romains vécurent dans le luxe et laissèrent à leur mort une grande fortune. On assure que Cicéron reçut environ deux millions de sesterces (409,000 francs) pour défendre P. Sylla, accusé de complicité avec Catilina.

Sénèque, dont la vie fut si peu d'accord avec les préceptes, écrivait ses plaidoyers sur une table d'or massif.

Varron, l'homme le plus savant de son siècle, avait une fortune royale. Il possédait des bergeries, des haras, de spacieux pâturages; ses troupeaux hivernaient en Apulie et passaient l'été sur les monts voisins de Riéti. Il avait des biens de campagne grands et productifs, un à Cumes, un autre à Tusculum, un troisième à Pomplinum, et un quatrième plus magnifique encore sur les bords du lac Cassin, où l'on admirait une superbe ménagerie des animaux les plus rares.

L'empereur Auguste, parvenu au faîte de la

puissance, améliora beaucoup la position des hommes de lettres. Il admit Horace, Ovide, Virgile, dans sa familiarité la plus intime; mais en échange de ses bienfaits, il exigea leurs complaisances et leurs éloges : l'homme de lettres subit la volonté du maître et se fit courtisan.

Virgile reçut des domaines considérables : sa gloire fut grande de son vivant. Un jour qu'il parut sur le théâtre de Naples, les spectateurs se levèrent avec respect, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à l'empereur lui-même.

Les gens de lettres de cette époque jouèrent, à leur insu sans doute, un rôle déplorable, et amenèrent en partie les désordres épouvantables et la dégradante corruption qui signalèrent la décadence romaine. Ils préparèrent peu à peu les esprits à l'obéissance; ils adoucirent insensiblement et changèrent en admiration les regrets de la liberté. V. Paterculus se constitua le flatteur de cette bête féroce qu'on nommait Tibère, et Valère Maxime, empiétant sur son exemple, ne craignit pas de prodiguer son encens à Séjan, digne ministre d'un tel maître.

Cette complaisance envers le pouvoir fut assurément très-coupable, mais elle fut en quelque sorte obligée. L'homme de lettres ne fut pas

comme en Grèce un homme politique : la puissance ombrageuse des empereurs ne lui laissa aucune autorité. La servitude était à l'ordre du jour ; les plus hauts fronts se courbaient devant la volonté du chef ; et ceux qui se permettaient de penser autrement étaient brutalement supprimés. La question de dignité morale n'était plus rien pour le peuple : les jeux du cirque et les combats de gladiateurs étaient tout pour lui.

La voix du poëte parlant au nom de la liberté et de la justice n'aurait donc trouvé nul écho. Les âmes étaient fermées à l'honneur : la vieille vertu romaine était morte avec Caton se déchirant les entrailles, et avec Brutus dans les plaines de Philippes.

Horace fut le véritable poëte de cette société voluptueuse. Issu du peuple et lié avec les plus grandes familles de Rome, il sut allier aux instincts populaires toute l'élégance d'un esprit raffiné. Il avait dans sa jeunesse affiché des idées républicaines, et pris parti pour Antoine dans sa lutte avec Octave. Après la bataille d'Actium, il comprit que la liberté était désormais éteinte, et il se retira de la vie publique en répétant le mot de Brutus : « O vertu ! tu n'es qu'un nom. »

Présenté par Virgile à Mécène, il fut entraîné

à la cour, qu'il éblouit bientôt par l'attrait de son esprit et les charmes de sa conversation.

Sa philosophie fut celle d'un sceptique, sa vie celle d'un voluptueux. Auguste lui offrit des richesses : il n'en prit que ce qu'il lui fallait pour vivre gaiement sans souci du lendemain. Sa lyre chanta tour à tour l'amour, le plaisir et le vin.

« C'est l'heure, disait-il, de boire et d'ouvrir une danse légère avant que le néant engloutisse sa proie ! »

Lorsqu'il quittait la cour, il allait dans sa poétique retraite de Tibur, immortalisée dans ses vers. Là, au doux bruit des cascades murmurant à son oreille, le front couronné de lierre, la coupe en main, il s'enivrait de volupté sur le sein de Lydie, et effeuillait les roses de Préneste au courant des ondes limpides. En vain la liberté descendait de plus en plus dans la tombe ; en vain la pierre angulaire se détachait du vieil édifice romain ; en vain on entendait dans le lointain les barbares frapper aux portes de l'empire ; le joyeux épicurien cherchait l'oubli dans les yeux de sa maîtresse et chassait comme importune l'image de la patrie en deuil.

La vie du poëte fut exempte d'ambition : il re-

fusa l'emploi de secrétaire que lui offrit Auguste. Il savait combien est capricieuse l'amitié des grands, et il préféra à une grandeur trompeuse une existence tranquille. La société romaine était condamnée à mort : loin de s'apitoyer sur elle, il allait danser et rire sur sa tombe. L'empereur mendia souvent ses éloges et ne les obtint pas toujours.

« Je suis irrité contre vous, sachez-le bien, lui disait-il dans une de ses lettres : vous ne parlez point de moi dans vos épîtres. Craindriez-vous d'être diffamé auprès de la postérité en paraissant avoir été mon ami ? »

Horace est assurément la figure la plus saillante des hommes de lettres de ce temps-là, car, comme nous l'avons déjà dit, c'est lui qui caractérisa le mieux le scepticisme de son époque. Malgré son esprit et son désintéressement, son influence fut pourtant funeste. Il y a quelque chose qui fait mal dans son éternel sourire ; on croit y lire l'absence de toute croyance et le profond mépris des hommes. Ses écrits furent l'incarnation de l'esprit matérialiste dans sa société corrompue. On assure que Néron fut un de ses lecteurs assidus : Horace fut vraiment le poëte d'une société mourante.

Si les hommes de lettres ne brillèrent pas toujours par leurs vertus publiques, ils se firent du moins remarquer par leurs qualités privées, l'aménité de leur caractère, la douceur de leurs manières, la bienveillante amabilité de leurs relations sociales. Ils furent toujours sensibles à l'amitié, cette vertu des grandes âmes et des nobles cœurs. Rien n'est touchant comme l'admirable correspondance de Cicéron et d'Atticus. L'amitié la plus étroite lia Horace et Virgile : quoique rivaux en poésie, ils n'éprouvèrent jamais les aiguillons de cette basse jalousie qui distingue les natures vulgaires. Lorsque Virgile sentit la mort s'approcher de lui, il demanda ses tablettes :

« Prenez soin d'Horace comme de moi-même, » écrivit-il à Auguste.

Il en fut de même de Tibulle et d'Ovide, et plus tard de Tacite et dePline le jeune. Lorsque vint l'ordre barbare qui exila Ovide sur les rives du Pont-Euxin, Rome accueillit la fatale nouvelle comme un malheur public : Tibulle laissa croître sa barbe et pousser ses cheveux ; sa lyre mêla toujours des accents de tristesse à ses chants d'amour. Cette noble amitié des gens de lettres fut quelquefois partagée par les hommes politiques les plus importants : le grand Scipion avait

une véritable affection pour Térence le comique; César affecta toujours de rechercher l'amitié de Cicéron; et Mécène, l'homme le plus puissant de l'empire, après Auguste, fit sa société habituelle des poëtes de son temps. Phèdre, le fabuliste, quoique affranchi, fut toujours reçu et fêté dans les premières maisons des patriciens.

Auguste avait vu mourir tous les grands littérateurs, et lui-même ne tarda pas à les suivre. En mourant, il emporta dans sa tombe le génie littéraire de Rome.

Autant sa tyrannie avait été douce et intelligente, autant celle de ses successeurs fut insupportable et féroce. La décadence des lettres fut précipitée par la servitude publique commencée sous son règne Tous les vices, toutes les hontes et toutes les dégradations semblaient s'être donné rendez-vous à la cour des Césars. Tacite nous a tracé de main de maître le tableau des turpitudes de cette époque, où, suivant sa magnifique expression, il était également dangereux de parler et de se taire. Les délations, les exils, les supplices, furent le cortége habituel des empereurs.

Les hommes de lettres furent rares dans cette période : ceux qui parurent ne furent pas toujours exempts de faiblesses et de lâches complai-

sances. S'ils assiégèrent quelquefois les antichambres et mendièrent les faveurs, c'était le malheur des temps. Mais s'ils ne surent pas toujours bien vivre, ils surent du moins bien mourir.

Sénèque avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il tomba en disgrâce. Il s'ouvrit les veines, ainsi que sa femme Pauline, qui ne voulut pas l'abandonner à cette heure suprême !

Lucain avait débuté jeune dans la carrière littéraire. Ses succès promettaient un digne successeur au chantre de l'*Énéide*. Néron ne put lui pardonner d'avoir fait l'éloge de Pompée et de Brutus. Lucain, après quelques hésitations, sentit son âme grandir en face de la mort : il récita jusqu'à son dernier souffle des vers républicains.

Triste époque que celle où le suicide, devenant la vertu des grands cœurs, était le seul refuge contre un despotisme sans limites.

Cette période ne fut pas cependant stérile. Elle vit naître deux hommes qui furent les vengeurs de la vertu proscrite : ce furent Juvénal, satirique implacable, et l'auteur des *Annales*, écrivain sublime, qui voua aux imprécations de l'histoire toute cette cohue des vices humains.

Parmi les empereurs, si quelques-uns se firent remarquer, au milieu des mœurs farouches de leur époque, par une certaine douceur de caractère, ils ne le durent qu'à la culture des lettres et de la philosophie : tels furent Trajan, Antonin, Marc-Aurèle.

Les lettres s'éteignirent doucement. L'empire était menacé de toutes parts : d'un côté, c'étaient les barbares qui renversaient ses murailles ; de l'autre, c'était l'Évangile qui renversait ses dieux. Une lueur se fit entrevoir du côté de Byzance, puis l'esprit humain se reposa pendant plusieurs siècles.

Telle fut l'époque romaine : ses hommes de lettres n'y jouèrent en politique qu'un rôle secondaire, et pourtant elle ne fut pas sans grandeur. Par ses armes, elle prépara l'unité politique ; par ses jurisconsultes, elle établit la science du droit et jeta les bases de nos codes modernes. Par une étonnante singularité, ce fut à Rome que prit naissance la première feuille périodique dont l'histoire fasse mention. Jules César, pour répondre aux fausses nouvelles, créa une espèce de *Moniteur* quotidien sous le nom d'*Actes diurnaux du peuple romain*, de telle sorte

que celui qui prépara les chaînes de Rome fut également celui qui créa le premier journal, ce grand levier de l'affranchissement des sociétés modernes.

CHAPITRE QUATRIÈME

MOYEN AGE. — L'invasion des barbares. — La guerre et la foi. — L'homme de lettres se fait panégyriste. — Nicéphore Grégoras et l'Empereur. — Andronic. — Les théologiens. — Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure. — La philosophie est morte. — Les troubadours. — L'homme de lettres en Espagne. — Le *Cid Campeador*. — Les *Partidas* d'Alphonse le Sage. — Chroniques allemandes.

Rome avait soumis à ses armes le monde connu. Depuis la Grande-Bretagne jusqu'à la Néva, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Gange, elle avait tiré un immense cordon militaire, et ses avant-postes veillaient aux quatre coins de l'empire.

Tout à coup une clameur sinistre parvint à la cour des empereurs. Le cordon militaire avait été rompu, les avant-postes avaient été refoulés, et des hordes guerrières, conduites par des chefs farouches, parlant des langages étranges, faisaient irruption par le Nord, semblables aux flots de l'Océan qui a rompu ses digues. Cette fois, ce n'étaient plus des Grecs pusillanimes ou des Asiatiques efféminés qui se révoltaient : c'étaient des hommes rudes, à l'aspect grossier, vêtus de peaux de bêtes féroces. Une main invisible semblait les pousser vers l'Occident.

Pendant plusieurs siècles ces hordes barbares se succédèrent sans interruption, rasant les villages, s'emparant des plaines fertiles, et mêlant dans le choc des batailles leurs dialectes confondus. C'est en vain que le monde ancien chercha à lutter contre cet envahissement d'un monde nouveau. L'heure était venue : une étonnante transformation s'accomplissait dans la vie de l'humanité, une civilisation nouvelle allait éclore.

Tandis que des conquérants armés se montraient au nord, des conquérants pacifiques, un livre à la main, accouraient du fond de l'Orient, élevant sur les débris des vieux temples un temple nouveau au Dieu inconnu. Une religion nou-

velle, pleine de doctrines mystiques, faisait de nombreux adeptes. Elle prêchait aux hommes la fraternité, demandait l'abolition de l'esclavage, restituait à la femme son caractère de chasteté et de douceur, et fécondait la terre du sang de ses martyrs.

De ces deux faits importants, l'invasion des barbares et l'établissement du christianisme, découle toute la physionomie du moyen âge.

La société se trouve travaillée par ces deux idées : la guerre et la foi. La première donne naissance à la chevalerie ; la seconde enfante la puissance des institutions monastiques. Le prêtre et le guerrier dominent cette époque ; pendant toute sa durée, la littérature ne chante que des exploits guerriers ou ne reproduit que des discussions théologiques. Les langues grecques et latines sont seules employées dans les œuvres littéraires, jusqu'à ce que le contact et le frottement des races nouvelles produisent les langues de l'Europe moderne.

L'homme de lettres au moyen âge ne se trouve donc que dans les camps ou dans les monastères. La littérature ne constitue pas une profession, mais elle exerce une salutaire influence sur les mœurs farouches des hordes du Nord. Jetons un

coup d'œil rapide sur l'époque byzantine et sur les sociétés du moyen âge avant de nous occuper de la société française.

La poésie était morte avec la puissance de Rome; la philosophie, après avoir jeté un si brillant éclat, s'était laissé détrôner par les subtilités de la scolastique; l'histoire, qui avait tenu le sceptre par la main de Tacite, était tombée dans le radotage de la biographie et de la légende; la jurisprudence, enfin, cette gloire immortelle de la vieille Rome, était restée stationnaire depuis les studieuses recherches de Tribonien et de ses collaborateurs.

Aussi, il ne faut guère chercher, durant l'époque byzantine, ni poëte, ni philosophe, ni orateur, ni historien, ni jurisconsulte : l'homme de lettres se fait panégyriste. C'est là tout ce qui reste du génie littéraire du grand siècle.

Le panégyrique était le genre qui s'accommodait le mieux à l'imagination et au caractère des Grecs de Byzance. Tandis que l'Occident, en proie aux fureurs de la guerre, enfantait péniblement sa civilisation, les empereurs d'Orient, tranquillement assis dans leurs palais, se faisaient adresser toutes sortes d'éloges par leurs flatteurs; chaque empereur eut son panégyriste, comme il

eut son cubiculaire ou valet de chambre. La liberté, en mourant, avait emporté avec elle la conscience publique ; la vertu, l'honneur, la dignité, étaient morts avec elle. L'homme de lettres ne se servit de son talent que pour arriver par la flatterie à la fortune et aux honneurs.

Parmi ces panégyristes, on remarque Nicéphore Grégoras. Voici quelques extraits de son panégyrique de l'empereur Andronic, lesquels résument l'esprit et le caractère de l'époque :

« Les accents de votre voix sont si doux, lui dit-il, que, de même qu'elle charme ceux qui l'entendent, elle les suit encore quand ils vous quittent, attachée à leurs oreilles et à leur mémoire, comme le goût du miel à la langue. »

Après avoir épuisé toutes les formules de l'adulation, il compare tour à tour l'empereur à Orphée, Nestor, Socrate, Platon, Périclès, et le place bien au-dessus de tous les hommes.

« Le chant des sirènes, ajoute-t-il, fut autrefois célèbre, mais on ne pouvait l'entendre sans péril ; il n'y avait que ceux dont les oreilles étaient bouchées avec de la cire qui fussent en sûreté. Mais lorsque vous prononcez une harangue, nous sommes si loin de vouloir recourir à cet artifice que nous gémissons de ce que la na-

ture ne nous a pas faits tout oreilles. Ne l'emportez-vous pas sur Démosthènes par l'ordre et l'harmonie de vos discours? sur Platon, par l'énergie ainsi que par la puissance de votre génie? A qui n'avez-vous pas inspiré une admiration plus durable que les auditeurs de Socrate n'en ressentaient dans ce siècle de l'atticisme? De même que les campagnes sont parées par une variété de fleurs, de même vos discours sont ornés de tous les charmes de la persuasion et de toutes les grâces de l'esprit. »

En Italie, le mouvement littéraire du moyen âge avait commencé avec la domination lombarde. Lorsque Charlemagne se fut emparé de ce pays, ce mouvement prit un essor rapide. La cour de Pavie devint le rendez-vous des lettres de l'époque.

A Byzance, l'homme de lettres s'était fait panégyriste; en Italie, il fut surtout théologien. La théologie fut la science par excellence, et elle produisit de terribles dialecticiens. Deux hommes surtout lui donnèrent une grande impulsion : ce furent saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Saint Thomas d'Aquin avait reçu de la nature une admirable intelligence. Entraîné par une ir-

résistible vocation vers la carrière des lettres, il s'arracha de bonne heure aux bras de sa mère et de ses sœurs, renonça aux prestiges de l'amour d'une femme, et endossa la robe de docteur. S'il fût venu à une autre époque, il eût été sans doute un grand poëte. Venu au moyen âge, il fut obligé de tourner ses facultés vers la science du temps. Ses œuvres portèrent le cachet d'un mysticisme nuageux. De même que tous les profonds penseurs, il parlait peu : ses contemporains lui donnèrent le surnom de bœuf muet, par allusion sans doute à la force et à la gravité de sa dialectique.

Saint Bonaventure fut encore plus mystique : il y a dans chacune de ses œuvres une tendance vers une espèce de romantisme religieux. De son temps, sa réputation fut immense. Les cardinaux s'en rapportèrent à son choix pour donner un successeur à Clément XIV. Sa simplicité égalait son mérite. Lorsque le pape lui offrit le chapeau de cardinal, ceux qui le lui apportaient le trouvèrent occupé à laver sa vaisselle. Aujourd'hui, lorsqu'on parcourt ses écrits, on ne peut s'empêcher de sourire de la nature des sujets qu'il traite : *Le Rossignol de la Passion*, *le Bois de la vie*, *l'Aiguillon de l'amour*, *les Flammes de l'a-*

mour, *l'Art d'aimer*, tels sont ses titres bizarres. Voltaire, peu apte à comprendre l'amour mystique, en a fait longtemps l'amusement du XVIIIe siècle.

Après ces deux hommes, les idées firent quelques pas en avant. A l'Italie revient l'honneur de marcher à la tête de la civilisation. La poésie, si longtemps endormie, sortit de sa tombe avec Pierre des Vignes ; elle fit entendre sa voix dans un langage nouveau, avec une rime harmonieuse et musicale. Brunetto Latini perfectionna cet idiome naissant ; et enfin son élève, Dante Alighieri, en fixa les règles dans sa *Divine Comédie*, qui fut le véritable monument poétique du moyen âge ; la langue italienne vient de naître.

C'est en vain que durant cette époque, on cherche parmi les hommes de lettres les traces d'un philosophe ou d'un libre penseur. La philosophie est surtout la science du raisonnement : son but est de discuter les institutions politiques et religieuses, de définir les droits de l'homme, et son résultat final est de proclamer la liberté. Son heure n'était pas encore venue : la religion ne permettait pas qu'on discutât les articles de foi, et le pouvoir séculier, reposant sur les mêmes principes d'autorité, lui prêtait

son bras pour proscrire l'indépendance de la pensée.

« Les hommes de lettres d'Italie, dit Mme de Staël, ayant besoin de la fortune et de l'approbation des princes, manquèrent toujours de l'indépendance nécessaire à l'étude de la philosophie. Aussi les mêmes causes qui faisaient renaître les lettres s'opposaient au développement de la raison naturelle. »

Ce n'est donc pas au moyen âge qu'il faut demander des progrès à la philosophie. Les successeurs de saint Pierre, de martyrs s'étaient faits persécuteurs; les flammes des bûchers étouffaient les voix trop audacieuses. Le seizième siècle, grâce à la découverte de Gutenberg, devait seul préparer le triomphe des idées philosophiques.

Cependant quelques philosophes se produisirent dans le treizième siècle. Ces philosophes n'étaient vêtus ni du bonnet ni de la robe du docteur; pour toute arme de conquête, ils avaient une guitare. C'est avec cette arme modeste qu'ils purent combattre impunément le fanatisme du clergé, et se moquer des rois, des prêtres et du pape. Les troubadours, esprits légers et indépendants, tout en chantant les louan-

ges de leurs maîtresses, trouvèrent le moyen de faire entendre des satires sanglantes contre l'intolérance religieuse et les déprédations de l'Église. Le pouvoir clérical, qui les eût sans doute brûlés s'ils eussent parlé en prose, pardonna en riant à l'audace de leurs chansons.

« Ah ! faux clergé, s'écriait Guillaume Figuiera, traître, menteur, parjure, voleur, débauché, mécréant, tu commets tous les jours tant de désordres publics, que le monde est dans le trouble et dans la confusion ! Saint Pierre n'eut jamais rentes, châteaux ni domaines ; jamais il ne prononça d'excommunication ni d'interdit ; vous ne faites pas de même, vous qui, pour de l'or, excommuniez sans raison. Que le Saint-Esprit qui prit chair humaine écoute mes vœux, et te brise le bec, Rome ! »

En Espagne, l'homme de lettres est à la fois guerrier et mystique. L'idiome est un composé de goth, de vandale et de roman, enrichi plus tard par la langue arabe.

La poésie se montre en Espagne avec une allure toute guerrière : cela s'explique facilement dans une nation qui avait lutté avec héroïsme contre la domination romaine, et qui luttait encore chaque jour contre les armées du prophète.

Chaque citoyen, en naissant, était soldat : l'épée était le gage de son indépendance. De là cette imagination enthousiaste qui se traduisait, en religion, par une foi ardente ; en amour, par un culte idolâtre envers la femme ; en politique, par un attachement profond au sol national.

Du reste, il est permis de croire que dans le principe, l'Espagne ne reconnaissait aveuglément aucune autorité. La liberté politique semble avoir atteint un haut degré de développement à l'époque du roi Pélage ; l'histoire nous a conservé la formule du serment que les guerriers d'Aragon prêtaient à leur chef :

« Nous qui, séparément, sommes autant que toi et qui, réunis, pouvons davantage, nous te faisons notre roi, à condition que tu garderas nos priviléges : sinon, non ! »

Il y a dans ce serment une fierté toute républicaine qui rejaillit sur les œuvres littéraires de l'époque. Ce caractère se conserva jusqu'au règne de Charles-Quint, règne funeste, qui tarit en Espagne les sources de la vie, en plaçant la nation sous le sombre despotisme de l'Inquisition.

Le roman fut la forme adoptée de préférence par les gens de lettres. Cette forme, plus que

toute autre, se prêtait à le poésie et à l'imagination.

Le *Cid Campeador* est le premier monument littéraire de ce genre. L'auteur de ce roman est resté inconnu : on doit d'autant plus le regretter, que c'est lui qui donna le branle à toute la poésie épique du moyen âge. Ce Cid fut le héros populaire de l'Espagne. Fort comme un lion, adroit dans l'exercice des armes, magnifique comme un calife d'Orient, fier et libre comme un montagnard, amoureux et galant comme un chevalier accompli, il fut la personnification vivante du caractère national. Le Cid eut une vieillesse glorieuse après une jeunesse agitée ; le roi de Perse lui envoya des ambassadeurs et des présents sur le bruit de sa renommée.

« Ce poëme, dit M. de Sismondi, est l'enfance de la versification, de la poésie et de la langue, mais c'est déjà l'âge viril de la nation et de la plénitude de l'héroïsme. »

En effet, il fut pour l'Espagne ce que l'*Iliade* avait été pour la Grèce, une source d'inspirations nouvelles. La poésie, le théâtre, la romance, s'emparèrent du souvenir du héros, et divinisèrent dans la nation la vertu guerrière. Ce poëme avait secoué le joug du latin, et fait entendre les pre-

miers bégayements de la langue espagnole dans l'idiome des montagnes. Avec Jean Lorenzo, la prose fit à son tour son apparition dans la littérature espagnole. Saint Ferdinand l'éleva au rang de langue politique, et Alphonse le Sage au rang de langue scientifique. Le premier fit traduire en castillan le code des Visigoths ; le second rédigea, sous le nom de *Partidas*, le code le plus complet et le meilleur que l'Europe ait possédé jusqu'aux temps modernes.

Sous Alphonse X, la carrière des lettres devint une véritable profession.

Ce prince savait que la culture de l'intelligence peut seule faire marcher la civilisation ; il fit venir à sa cour les savants étrangers. Par ses soins, l'université de Salamanque vit grandir son importance littéraire. Il y institua deux chaires de droit civil, deux de droit canonique, deux de logique et de philosophie, et une chaire de musique, le tout avec de forts appointements pour les professeurs, des priviléges précieux pour les étudiants.

Le contact des hommes de lettres exerça une importante influence sur le caractère d'Alphonse. Il a laissé sur les devoirs des rois un livre de maximes éminemment profondes, qu'on croi-

rait sorties du cerveau d'un sage de la Grèce.

« Le roi, dit-il, ne doit point convoiter dans son cœur des honneurs superflus et sans profit, parce que ce qui est de trop ne peut durer, et les honneurs qui diminuent et se perdent se tournent en déshonneur. »

« Le roi ne doit point non plus convoiter de grandes richesses pour les tenir gardées et n'en pas faire un bon usage ; car il est naturellement impossible que celui qui les convoite ne fasse pas de grandes fautes pour se les procurer. »

« La colère du roi est comme la fureur du lion, devant le rugissement duquel toutes les autres bêtes tremblent : elle est plus puissante et plus nuisible que celle des autres hommes, car il peut plus promptement la satisfaire ; pour cela il doit être mieux préparé, quand elle lui vient, à savoir la contenir. »

La science fut à peu près nulle en Espagne pendant le moyen âge : elle n'alla guère au delà de l'astrologie et de l'alchimie. Les esprits n'étaient pas encore assez mûrs pour en recevoir les germes féconds. La science est le couronnement de la civilisation ; les lettres doivent préalablement travailler le sol et le préparer à recevoir la semence.

Les hommes de lettres arabes jouèrent également un rôle sur les destinées du moyen âge. On les a accusés d'avoir incendié la bibliothèque d'Alexandrie dans le but fanatique d'anéantir les connaissances antérieures au livre sacré de leur prophète ; on a même prétendu que le farouche Amrou avait entretenu pendant six mois le feu de quatre mille bains grecs avec les dépouilles de la bibliothèque. La critique moderne a démenti cette assertion. Ce qui paraît plus certain, c'est que les deux cent mille volumes du temps de Sérapis furent brûlés par le fanatisme chrétien. Ce fut le patriarche Théophile qui obtint de Théodose le décret impérial qui ordonna la destruction du temple, et tous les livres périrent dans les flammes.

Quoi qu'il en soit, les califes d'Orient encouragèrent les sciences et les lettres. L'homme de lettres chez les Arabes fut surtout romancier et poëte. C'est surtout à cette époque que remonte l'origine des *Mille et une nuits*, contes merveilleux qui déroulaient d'une manière plaisante les différents tableaux de la vie humaine.

La langue arabe est singulièrement imagée : elle a quelque chose de grandiose et d'infini comme le désert, quelque chose de doux et de

voluptueux comme l'amour oriental. Les poëtes y jouissaient au moyen âge d'une considération presque royale : leur vie s'écoulait dans des jardins et des palais délicieux. Les œuvres des sept meilleurs poëtes de l'Arabie, connues sous le nom de *Al-Mouâllacat*, sont écrites en lettres d'or et sont suspendues dans le temple de la Mecque. De tous leurs poëmes, celui d'*Antara* ou *Antar* est le plus célèbre.

En Allemagne, l'homme de lettres ne se montre qu'au IVe siècle de l'ère chrétienne : le premier monument littéraire est la traduction des quatre Évangiles en langue vulgaire, par l'évêque Uphilas. Quoique avant cette époque les Germains formassent une nation, il est peu probable qu'ils aient eu une littérature. Cependant Tacite raconte que, lors de la conquête romaine, il y avait en Germanie des bardes qui chantaient des hymnes de guerre en l'honneur de Thuisco et de Mann, les pères de la race germaine.

L'œuvre littéraire la plus imposante et la plus caractéristique du moyen âge en Allemagne est le *Nibelungen*, ou livre des héros. Ce poëme, dont le nom de l'auteur est inconnu, jette une vive clarté sur les fêtes et les cérémonies, sur la mythologie scandinave, sur les superstitions chré-

tiennes et religieuses. Toutefois la poésie ne s'élève guère au-dessus de la ballade, et la prose au-dessus du roman.

L'histoire se borna au récit de quelques chroniques ou légendes gothiques et lombardes.

La philosophie allemande, qui plus tard devait illuminer l'Europe de ses sublimes découvertes, fut complétement nulle jusqu'au quinzième siècle : les yeux ne devaient s'ouvrir que plus tard, aux sinistres lueurs du bûcher de Constance, et les idées ne devaient éclore qu'au souffle fécond de la liberté.

Étudions maintenant le rôle de l'homme de lettres dans la société française.

CHAPITRE CINQUIÈME

SOCIÉTÉ FRANÇAISE. — Les révolutions dans l'histoire. — Les trois pouvoirs. — Le pouvoir royal, féodal et religieux. — Le peuple. — Utopie du progrès continu. — Charlemagne. — Richesses d'Alcuin. — Abeilard. — Influence de saint Bernard. — Les dotations des monastères. — L'Université. — Ses luttes avec l'esprit du moyen âge. — Naissance de la société française.

Il y a dans l'histoire de l'humanité des époques solennelles. Parfois, sans que l'on puisse s'en rendre compte, un frémissement semblable au frisson de la fièvre s'empare de la société; un malaise général envahit chaque classe; le progrès

social suspend sa marche ; les institutions ne fonctionnent plus ; les chefs des nations, frappés de vertige, s'efforcent en vain de retenir le pouvoir qui leur échappe ; les peuples souffrent et espèrent ; les esprit incertains flottent entre un passé qui s'écroule et un avenir qu'on ignore ; quelque chose de vague, d'indécis, de mystérieux, plane dans l'air lourd et morne.

Ces époques sont celles des révolutions.

Plus ces révolutions sont grandes par leurs résultats, plus la crise qui les accompagne est douloureuse et profonde. Plus elles remuent d'idées dans le monde, plus l'enfantement de la civilisation qu'elles portent dans leurs flancs est long et pénible.

L'établissement du christianisme fut une de ces révolutions prodigieuses ; le moyen âge fut la crise qui accompagna cette révolution, et l'humanité, jetée violemment hors de sa route, erra à l'aventure pendant plusieurs siècles.

Trois pouvoirs se partagèrent la société française au moyen âge : le pouvoir royal, le pouvoir féodal, le pouvoir religieux.

Le pouvoir royal fut exercé par des chefs militaires : l'histoire nous les représente le casque ou la couronne en tête, l'épée à la main et le corps

bardé de fer. Leur unique occupation fut la guerre, goût héréditaire, transmis de race en race avec le sang barbare. Ils ne sortaient de leurs palais que pour bivaquer dans leurs tentes. Ils avaient compris que les limites naturelles de la France étaient, d'un côté, les Alpes et le Rhin ; de l'autre, les Pyrénées et l'Océan : ils y travaillèrent sans relâche, et se vouèrent à cette mission.

Leur esprit était inculte, leurs instincts étaient féroces. Habitués de bonne heure à voir leurs épées rougies du sang des vaincus, ils accomplissaient leur tâche, froids et impassibles comme le destin. Le pillage, le meurtre, l'incendie, constituaient pour eux un passe-temps royal. Les liens du sang eux-mêmes n'étaient rien : ils massacraient leurs enfants au milieu d'un festin et répudiaient leurs épouses chaque fois qu'ils devenaient un obstacle à leurs desseins.

Les premiers siècles de la monarchie française ne furent donc qu'une longue succession de crimes. Le pouvoir féodal prit naissance au sein des guerres. Après chaque conquête, les rois devaient une récompense à chacun de leurs lieutenants; ils leur partageaient le territoire du pays vaincu.

Ces derniers allaient planter leurs tentes sur le point le plus élevé de leur nouveau domaine, ils creusaient de larges fossés tout autour, et sur ces fossés ils construisaient des ponts-levis. Peu à peu des murs s'élevaient; des tours crénelées correspondant aux quatre coins de l'horizon veillaient au loin comme des sentinelles; de larges galeries en pierres de taille reliaient les tours entre elles, et au milieu de l'enceinte, semblable au nid du vautour, le donjon féodal dressait son front menaçant.

Telle fut l'origine de la féodalité, pouvoir monstrueux qui naquit de la violence, se soutint par le brigandage, et ne craignit pas à différentes époques de s'attaquer au pouvoir royal lui-même. Il ne fallut rien moins que la main de fer de Richelieu et la hache révolutionnaire de quatre-vingt-treize pour faire disparaître ce dernier vestige d'une époque barbare.

A mesure que le pouvoir royal, appuyé sur la féodalité, travaillait à l'unité politique de la France, l'idée chrétienne, sortant enfin victorieuse de ses luttes, s'infiltrait de plus en plus dans le cœur de la nation.

On vit bientôt s'élever à l'ombre du château féodal une demeure plus modeste. Là, des hommes

dégoûtés des vanités humaines ou attirés par l'amour de la science se réunirent et formèrent une corporation qui grandit peu à peu et devint bientôt toute-puissante. Enterrés au fond de leurs monastères comme dans des catacombes, ces hommes passaient leurs nuits, à la clarté d'une lampe, occupés à transcrire des manuscrits venus de l'Orient : ces manuscrits n'étaient autre chose que les pages sublimes d'Homère, de Platon et d'Aristote, échappées comme par miracle au naufrage de l'invasion.

Grâce à la lumière soudaine puisée à ces sources éternelles, la puissance monastique domina bientôt les deux autres. La religion, en se faisant la dépositaire de la sagesse antique, fut le brillant chaînon qui relia la civilisation du passé à celle de l'avenir. Les couvents se multiplièrent, la puissance des rois les dota de revenus immenses, l'ignorance de la foule s'inclina devant eux comme devant les oracles du ciel, et la société française du moyen âge se trouva définitivement constituée.

Il y avait bien un quatrième élément dans cette société, mais alors cet élément ne comptait pour rien : c'était le peuple. Méprisé, avili, courbé vers le sol comme une bête de somme, il arrosait vainement le sillon de ses sueurs.

C'était lui qui fertilisait les champs, qui tissait les robes d'or et de pourpre, qui fabriquait les objets de luxe. Tous les biens de la terre lui passaient entre les mains, mais il lui était défendu d'y toucher. Ses fruits ornaient la table du maître, ses filles étaient traînées dans ses alcôves : il n'avait pas le droit de se plaindre. Les seigneurs le pressuraient au nom du plus fort, les moines le rançonnaient au nom de la religion, et le pouvoir royal, impuissant devant tant de scandales, osait rarement heurter de front ces deux puissances qui lui imposaient leur insolente tutelle.

Quant à l'art, il avait disparu comme le reste. C'est en vain qu'on demande à cette époque une œuvre importante de l'esprit humain, une découverte de la science. La peinture n'existait pas, la sculpture ne produisait que des ébauches grossières. L'architecture seule, en créant le style gothique, y éleva des monuments d'une grandeur imposante.

Les ténèbres qui couvrirent le moyen âge sont une imposante protestation contre les théories du progrès continu. Il serait impossible de soutenir avec raison, en face de cette éclipse, la marche ascendante de l'humanité vers une meil-

leure destinée. Où donc était le temps où Phidias enfantait le Parthénon, où le marbre de Paros s'animait sous le ciseau de Praxitèle, où Platon, entouré de ses disciples, discourait sur les divines facultés de l'âme du haut du cap de Sunium; où Sophocle tenait tout un peuple palpitant aux accents de la muse tragique; où Aristote enseignait aux peuples les secrets de la politique; où Démosthènes évoquait dans un magnifique langage l'image de la liberté? Qu'était devenue cette vieille civilisation grecque qui avait jeté un si vif éclat?

Des siècles s'étaient écoulés, des guerres sans nombre avaient ensanglanté le monde; les exils, les supplices, les révolutions, les chutes des empires, les conquérants, les despotes et les martyrs avaient tour à tour occupé la scène de l'histoire, et l'humanité, après tant de catastrophes et de péripéties, semblait être revenue aux plus mauvais jours.

Quand le flot de l'invasion se fut retiré, on put voir quelle transformation étonnante la civilisation avait subie: la société était à reconstruire sur de nouvelles bases.

Charlemagne entreprit cette œuvre; il fut le soldat armé du christianisme, comme Alexandre

l'avait été de la civilisation grecque, comme Napoléon devait l'être plus tard de la révolution française. Il comprit, en homme de génie, qu'on ne fonde rien avec l'épée, et que les lettres étaient nécessaires à l'accomplissement de sa mission. Il appela à sa cour les savants de tous les pays; il fit ouvrir des écoles, et voulut que chacun apprît à lire. C'est ce dévouement à la science qui le porta lui-même, à l'âge de cinquante ans, à se mettre sur les bancs de l'école. Au retour de chaque campagne, il courait assister aux leçons des gens de lettres, et il s'essayait, d'une main roidie par l'usage de l'épée, à tracer les caractères de l'écriture.

Non content de ces études élémentaires, dit un historien, il voulut aborder les profondeurs mêmes de la science : il s'adonna à l'astronomie; il étudia la grammaire, la rhétorique, la dialectique. Ses amis et ses proches durent suivre son exemple, et son palais devint bientôt une sorte d'académie composée des princes de sa maison et des sommités littéraires de sa cour. Il parcourait lui-même les écoles publiques et inspectait leurs travaux. Dans une de ces inspections, il fit des menaces aux enfants des seigneurs qui ne purent répondre à ses questions, et jura avec

colère que les places et les bénéfices iraient trouver les enfants des pauvres s'ils étaient plus savants qu'eux.

Grâce à sa protection toute-puissante, une clarté fugitive se fit au sein du moyen âge. Les hommes de lettres furent, après Charlemagne, les véritables rois du siècle.

Lorsque le conquérant partait pour ses expéditions contre les Saxons ou les Lombards, il chargeait Alcuin de la régence du royaume. Alcuin, grâce à sa science, devint son favori : il reçut de la munificence impériale de magnifiques apanages. Il devint tour à tour abbé de Ferrières, de Saint-Loup ; il obtint le monastère de Saint-Josse et la place de grand aumônier. Plus tard, il eut encore l'abbaye de Saint-Martin, une des plus riches du royaume. Sa fortune était immense : on a calculé que le nombre des serfs attachés à ses domaines dépassait le chiffre de vingt mille.

La modestie d'Alcuin ne put résister à tant d'éclat, et il ne fut pas à l'abri de l'orgueil. Un jour, il rendait compte à l'empereur des soins qu'il donnait à l'instruction de ses sujets.

« Je ne prodigue pas à tous, disait-il, les trésors que je possède, je les partage. Je frotte les lèvres de l'un du miel des saintes Écritures ; j'eni-

vre l'autre du vin vieux de l'histoire ancienne ; je nourris un troisième des fruits de la grammaire ; je fais briller aux yeux des derniers les scintillations des étoiles. Chacun a son lot et doit s'en contenter. »

Alcuin ne fut pas le seul qui posséda les faveurs de Charlemagne. Éginard, jeune seigneur austrasien, fut élevé à sa cour. Ses progrès dans les lettres le mirent si avant dans les bonnes grâces de l'empereur, qu'il en fit son secrétaire et lui donna sa fille Emma en mariage.

Angilbert, disciple d'Alcuin, épousa également une fille de Charlemagne nommée Berthe. Ce grand prince regardait comme un grand honneur pour la royauté couronnée de traiter d'égale à égale avec la royauté des lettres. Ses efforts portèrent des fruits, mais ils furent de peu de durée. Après lui, la société française fut de nouveau submergée par une ignorance et une barbarie sans exemple.

Ce ne fut qu'au XIIe siècle qu'apparurent les deux grandes figures de saint Bernard et d'Abeilard. Tout le monde connaît les amours et les malheurs de ce dernier. Abeilard appartient à la série des novateurs ; il ne se fit prêtre que lorsqu'il ne lui fut plus possible d'être homme. Saint

Bernard, simple moine, domina son siècle par sa parole.

« Homme de vie intérieure, d'oraison et de sacrifice, dit Michelet, personne au milieu du bruit ne sut mieux s'isoler. Ses sens ne lui disaient rien du monde. Il marcha, dit son biographe, tout un jour le long du lac de Lausanne, et le soir demanda où était le lac. Il buvait de l'huile pour de l'eau, prenait du sang cru pour du beurre; il vomissait presque tout aliment. C'est de la Bible qu'il se nourrissait, et il se désaltérait de l'Évangile. A peine pouvait-il se tenir debout, et il trouva des forces pour prêcher la croisade à 100,000 hommes. C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir quand il paraissait ainsi devant la foule, avec sa barbe rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux, maigre et faible, à peine un peu de vie aux joues, et cette finesse, cette transparence du teint que nous avons admirée dans Byron. Ses prédications étaient terribles ; les mères éloignaient leurs fils, les femmes leurs maris : ils l'auraient tous suivi aux monastères. Pour lui, quand il avait jeté le souffle de vie sur cette multitude, il retournait vite à Clairveaux, rebâtissait près du couvent sa petite loge de ramées et de feuilles, et calmait un

peu dans l'explication du Cantique des Cantiques, qui l'occupa toute sa vie, son âme malade d'amour... »

Il est à remarquer que toute la littérature du moyen âge, si mince qu'elle soit, est revêtue d'un caractère religieux qui l'inspire et la domine. L'homme de lettres, jusqu'aux Croisades, ne se présente à nous que sous la robe de moine. Depuis les Évangélistes jusqu'aux Pères de l'Église, depuis saint Jérôme et saint Augustin jusqu'à Abeilard, toutes les œuvres littéraires sont enveloppées du voile de la vie ascétique et contemplative. Le cloître était la maladie du temps : des reines mouraient abbesses, des princes légitimes se faisaient bernardins.

Éginard et Angilbert, gendres de Charlemagne, quittèrent leurs femmes, malgré leur jeunesse et le prestige de leur beauté, et allèrent finir leurs jours dans des monastères. Les guerriers eux-mêmes embrassaient la vie monastique. « C'est ainsi, dit Villenave, que finissaient alors toutes les gloires de la terre. » Les rois, les riches et les grands achevaient la vie sous l'habit religieux. Né sous le casque, on mourait sous le froc. Les époux n'attendaient point la grande séparation du trépas. Vivants, ils se disaient adieu

pour toujours ; ils se séparaient de leurs enfants, et les liens de la famille se rompaient au nom du ciel qui les avait formés. Le monde n'en allait point mieux, mais les couvents s'enrichissaient, et il n'y avait de domination temporelle suprême que celle de l'Église.

Les monastères furent immensément riches au moyen âge, et ces richesses sont une preuve de l'influence qu'ils exerçaient sur la société de leur temps Il y avait sept cent cinquante abbayes commandataires et un nombre de prieurés plus considérable encore.

Le savant abbé d'Expilly, dans son grand dictionnaire des Gaules, comptait seize maisons chefs d'ordre, ayant 1,110,000 francs de rente. Il portait le revenu annuel de tous les monastères, y compris les commanderies et les prieurés, à 89,097,076 francs, chiffre énorme pour l'époque. Le nombre des moines s'élevait à 242,000 dont 20,000 capucins, récollets et picpus, trois espèces appartenant au même ordre.

Plus tard, le revenu des abbayes augmenta encore. Malgré les lumières, malgré les changements opérés par la réforme, ces institutions se maintinrent jusqu'en 1789. Quelques-unes d'entre elles avaient passé aux mains des ecclésias-

tiques séculiers. L'abbé de Voisenon, qui fit la *Coquette fixée;* l'abbé de Radonvilliers, auteur d'une comédie intitulée : *les Talents inutiles;* l'abbé de Bernis et bon nombre d'autres abbés mondains avaient des abbayes. Ces bénéfices, sans charge de résidence, pouvaient être cumulés : c'est ainsi que les cardinaux de Loménie et de Rohan étaient possesseurs de charges qui rapportaient à chacun d'eux près de 200,000 fr. par an.

La vie des moines n'en était pas plus exemplaire; leurs nombreuses richesses avaient corrompu leurs mœurs. Aussi, lorsqu'au moyen âge le pape Hildebrand voulut comprimer l'incontinence du clergé, les évêques et les prêtres se soulevèrent, et lui déclarèrent que s'il voulait les obliger à vivre comme des anges, ils s'empresseraient de quitter le sacerdoce plutôt que de renoncer à leurs femmes.

Jusqu'à l'époque de l'Université, l'histoire de l'homme de lettres est confondue avec celle du clergé. Ce n'est que vers la fin du XVe siècle qu'il commence à prendre une allure plus indépendante. A peine affranchi du joug de l'Église, il fit faire à l'art et à la civilisation un pas de géant.

L'Université prit sa part du mouvement. Elle appela dans son sein tous ceux qui se sentirent le noble désir de cultiver leur intelligence ; elle lutta souvent sur le domaine de la théologie avec le pape et les docteurs, et triompha quelquefois. Des jeunes gens appartenant à toutes les classes de la société accoururent à ses leçons : le fils du grand seigneur y coudoya le fils du paysan ; l'héritier des grands noms s'y lia d'amitié avec les déshérités du siècle. Ce fut sur les bancs de l'Université que furent jetées les bases de cette démocratie puissante, courant irrésistible qui devait marcher, grandir, subjuguer la France, et accomplir brutalement son œuvre grandiose par les mains de la Convention.

Ainsi, en résumant ces observations sur le moyen âge, il est facile de voir combien fut grande l'influence de l'homme de lettres sur ces temps barbares.

Panégyriste chez les Romains du Bas-Empire, théologien en Italie, romancier en Espagne, conteur chez les Arabes, érudit et dogmatique en France, il communiqua partout un genre de vie à cette société grossière.

Si son action fut lente, s'il trébucha souvent dans sa marche, il ne faut pas oublier dans quelle

nuit profonde l'humanité était plongée. Faire pénétrer la lumière dans les masses ignorantes, exhumer du fond de la tombe les chefs-d'œuvre de l'antiquité, résister, au nom de la foi, au despotisme des chefs des nations, adoucir par la culture des lettres les mœurs farouches des hommes de guerre, entourer la femme d'une auréole inconnue au paganisme, exalter jusqu'au fanatisme l'enthousiasme religieux et héroïque d'une époque, se constituer le défenseur du droit en face de la force oppressive et brutale : telle fut sa mission.

S'il fut quelquefois écrasé par la grandeur de son rôle, si l'arrogante tutelle de l'Église entrava ses pas, il faut du moins reconnaître qu'il prépara admirablement les esprits, à son insu sans doute, à l'éclosion des idées modernes.

L'édifice qu'il éleva était trop monstrueux pour avoir de la durée ; mais cet édifice était composé d'éléments tellement précieux, que l'esprit, tour à tour dégoûté et ébloui, reste en suspens entre l'admiration et le blâme. Lorsque plus tard viendront des ouvriers de génie, tels que les Montaigne, les Pascal, les Voltaire, les Montesquieu, les matériaux se presseront en foule, le temple sera transformé, le monument

prendra sous leurs mains habiles des proportions pleines à la fois d'élégance et de majesté. Les sciences et les arts, morts depuis tant de siècles, surgiront de la tombe à la voix de la civilisation; la philosophie succédera au fanatisme, la raison à la foi aveugle, et la liberté, vierge rayonnante, remplacera l'esclavage, fils des ténèbres.

CHAPITRE SIXIÈME

SEIZIÈME SIÈCLE. — Le rôle de l'Église. — Jean Huss devant le concile de Constance. — Physionomie du XVIe siècle. — Découverte de l'imprimerie. — Montaigne. — Rabelais, créateur du roman. — Succès prodigieux du livre des *Essais*. — La Boétie. — *Traité de la servitude volontaire*. — Ronsard. — La poésie et les arts. — Influence de l'homme de lettres sur la civilisation.

Lorsque l'enfant, échappant aux férules du maître, entre dans l'adolescence, il se fait dans tout son être une transformation étonnante. Il se sent entraîné par de vagues aspirations vers un avenir qu'il a vu éclatant à travers ses rêves ; son

cœur a hâte de comprendre les mystères de la vie ; son esprit, impatient du joug, écarte tous les voiles et surmonte tous les obstacles.

Il lui semble que le monde est fait pour lui : les fleurs du printemps, les rayons du soleil, le sourire des femmes, l'amour, la fortune, la gloire, tout lui apparaît comme un tribut légitime dû à ses vingt ans. Les illusions, blanches fleurs de la vie, accompagnent ses pas : il secoue les vieilles croyances. Sa raison se développe, son jugement grandit ; son intelligence, sondant les profondeurs même de la science, veut comprendre avant de croire et de chaque effet rechercher les causes. C'est l'âge des projets immenses, des sensations infinies, des amitiés héroïques, des pensées généreuses : dans chaque battement de son cœur, dans chaque palpitation de son âme, il sent passer et frémir le souffle de la liberté.

Telle fut la société française au XVIe siècle.

Elle sortait, elle aussi, de l'enfance ; elle voulait se soustraire à la férule de la féodalité et de l'Église. Comme l'adolescent, elle était prête à répudier les vieilles croyances et à soulever un coin du voile mystérieux qui lui cachait l'avenir.

L'Église lui avait rendu de grands services au moyen âge, mais son rôle venait de finir. Tandis que tout marchait autour d'elle, l'Église seule restait stationnaire et immobile ; de l'avant-garde elle était passée à l'arrière-garde, et son action était devenue un obstacle à la marche de la civilisation.

Il s'agissait de s'affranchir de cette tutelle funeste : ce fut un homme de lettres de l'Allemagne qui commença la lutte. Au fond d'un obscur village de la Bohême était né un enfant nommé Jean Huss. Cet enfant, marqué du signe de l'apôtre et du martyr, avait grandi, et la grandeur de son caractère et de son intelligence l'avait élevé en peu d'années au titre de recteur de l'université de Prague. Dans ses leçons, où les jeunes gens se pressaient en foule, il porta les premiers coups à l'Église en attaquant l'infaillibilité du pape, en proclamant les droits de la conscience humaine, et en plaçant les lumières de la raison au-dessus des superstitions du dogme catholique.

Le concile de Constance avait fait comparaître le novateur à son tribunal. Jean Huss, impassible et rayonnant, confessa de nouveau ses doctrines. Le novateur fut brûlé aux yeux de l'Eu-

rope épouvantée; mais la liberté sortit du bûcher plus éclatante et plus belle, et, semblable à un arbre vigoureux, elle jeta dans le sol de profondes racines.

Lorsque un siècle après, Luther se présenta, il trouva les esprits admirablement disposés à écouter sa parole. A sa voix puissante, un choc terrible se fit en Europe, les peuples tirèrent le glaive, le vieux despotisme et la jeune liberté se heurtèrent par la plume et par l'épée; le sang de plusieurs millions d'hommes coula dans ce duel gigantesque. La lutte fut longue et acharnée : des villes, des royaumes, des empires même prirent part à la croisade. L'Église, tantôt victorieuse et tantôt vaincue, vit ses prérogatives lui échapper une à une, et la liberté de conscience, cette magnifique conquête de l'esprit moderne, sortit enfin triomphante.

De cette longue lutte entre le despotisme de l'Église et la liberté de conscience découle toute la physionomie du XVIe siècle.

L'art nouveau découvert par Gutenberg contribua puissamment à ce triomphe de l'idée. En multipliant à l'infini les écrits de Jean Huss et de Luther, il fit pénétrer partout l'esprit de la révolution. De toutes les découvertes de l'huma-

nité, l'imprimerie est sans contredit la plus belle et la plus importante. Grâce à elle, l'instruction va désormais pénétrer au cœur des masses; la science ne sera plus l'apanage d'une caste, mais le champ universel où chacun pourra moissonner. La force brutale a désormais trouvé une puissance plus forte qu'elle : partout où la presse sera libre, les hommes seront libres. Les caractères de l'imprimerie vont devenir les armes pacifiques de la liberté.

C'est donc à la découverte de l'imprimerie que le XVIe siècle dut en partie l'indépendance de ses allures. Lorsque les idées de la réforme eurent pénétré en France, il se fit, comme en Allemagne, un immense travail dans les esprits. Les hommes de lettres s'enrôlèrent avec enthousiasme sous la bannière nouvelle; ils quittèrent la robe et le froc et se firent laïques. De ce moment, la société fut partagée en deux camps : l'élément civil et l'élément religieux se rencontrèrent face à face, et furent fort surpris de se trouver ennemis en se voyant pour la première fois.

Deux hommes surtout se firent les vaillants champions de l'esprit philosophique et révolutionnaire : ce furent Montaigne et Rabelais.

Rabelais eut pour aïeux dans l'antiquité Aris-

tophane et Lucien, et pour petits-fils, Molière, Voltaire et Beaumarchais. Ce fut un de ces immortels rieurs qui, sous une apparence frivole et légère, cachent une pensée profonde, et qui d'une main hardie, aux refrains d'une chanson bachique, promènent la faux du ridicule dans le domaine des vieux préjugés. Venu dans un siècle de foi aveugle, mêlé de bonne heure à la vie des moines, il comprit tout ce qu'il y avait de nauséabond dans cette existence libidineuse des cloîtres.

Il résolut d'affranchir la société de cette tutelle. Mais les corporations religieuses étaient alors toutes-puissantes : les attaquer de front, c'était s'exposer aux persécutions et aux supplices. Ce n'est qu'à la faveur du déguisement qu'il se décida à entreprendre sa mission.

Le roman était alors un genre peu connu en France : Rabelais en fut le véritable créateur. Chacun des titres inventés dans sa burlesque épopée fut une spirituelle peinture des divers ordres de l'État et des conditions différentes de la société, son œuvre fut une sanglante satire contre les abus de son temps. Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, représentent la bonté, la force et l'intelligence ; Picrocholle, la tyrannie; Panurge,

la capacité universelle ; le frère Jehan des Entommeures, l'homme de l'action et du coup de main. A travers de chacun de ses voiles transparents, la pensée de l'auteur se fait jour, et à chaque coup qu'il porte, il se fait une déchirure dans les préjugés sociaux.

Autour de ces groupes principaux se groupent quelques personnages secondaires. Bridoie représente la justice civile. Pour juger les procès, ce digne magistrat ne connaît pas de meilleur moyen que de s'en rapporter au sort des dés. Grippeminaud, c'est la justice criminelle ou le parlement, auquel Rabelais reproche sa vénalité et ses lâches complaisances. Jean des Entommeures est la peinture vivante des mœurs débauchées des moines. Fort, robuste, intrépide, ce brave capucin ne sait que boire, manger et se battre. « Quels services, dit Rabelais, ces pieux fainéants ne rendraient-ils pas, s'ils rentraient au sein de la société dont ils sont devenus les parasites ! »

L'impitoyable sarcasme de Rabelais s'attaque à toutes les puissances : il s'adresse tour à tour aux philosophes, aux médecins, aux poëtes, et la société tout entière vient poser devant lui. L'Église romaine, qu'il regarde comme la mère

de la tyrannie, reçoit dans son livre le nom d'Ile sonnante. Le ridicule ruisselant de la plume de l'écrivain submerge, comme une lave ardente, les pratiques religieuses, les mystères les plus redoutés, les dogmes terribles qui, pendant plusieurs siècles, avaient tenu le front des peuples courbés aux pieds du clergé.

Du reste, Rabelais fut l'homme de ses livres; il porta en chaque chose cet esprit caustique et railleur qui a fait de lui un type si original.

« Je n'ai rien, écrivait-il dans son testament, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. »

Curé de Meudon, sa figure est restée comme le modèle de ces bons curés de campagne, qui visitent leurs paroissiens, trinquant volontiers avec eux, et permettent aux jeunes filles d'aller le dimanche danser dans le bal champêtre au son du tambourin. Sa mort fut digne de sa vie : il s'en alla comme il était venu, le visage souriant, avec cette douce et calme philosophie qui présida à chacune de ses actions.

Quelques instants avant d'expirer, il répondit au page envoyé par le cardinal Dubellay :

« Dis à Monseigneur l'état où tu me vois. Je m'en vais chercher le grand peut-être. Il est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne. Pour toi,

tu ne seras jamais qu'un fou ; tire le rideau, la farce est jouée. »

Montaigne joua un rôle plus grand encore que Rabelais ; son influence comme homme, comme philosophe et comme écrivain, fut immense.

Montaigne se forma de bonne heure à l'école des philosophes de l'antiquité. Il ne tourna point ses études du côté de la science ni des institutions politiques ; il ne chercha point à pénétrer le mécanisme des gouvernements. Tous ses efforts furent dirigés vers la connaissance intime de l'homme, de ses facultés, de ses destinées, car il était convaincu que l'homme n'a rien de plus inconnu autour de lui que lui-même.

Après avoir étudié l'histoire, il fit comme Platon et Pythagore, il alla chercher chez les autres peuples, dans ses voyages, d'utiles comparaisons et une intelligence approfondie de la nature humaine. Il avait été tour à tour gentilhomme à la chambre du roi, et secrétaire de Catherine de Médicis. Dégoûté de la vie politique après le massacre de la Saint-Barthélemy, il quitta la cour et se retira, à l'âge de trente-neuf ans, dans son domaine du Périgord. Ce fut là, au milieu du silence des champs et du murmure des bois, si propices aux poétiques recueillements de l'âme,

qu'il se mit à composer, jour par jour, sans ordre, sans plan arrêté, dans un style inimitable, le livre immortel de ses *Essais*.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de faire un examen détaillé des œuvres des hommes de lettres dont nous étudions le rôle ; sans cela, nous donnerions une analyse approfondie de ce livre des *Essais*, ouvrage étonnant et prodigieux, si on se reporte à l'époque où il parut. Jamais, depuis le siècle de Platon, philosophie plus hardie et plus profonde n'avait vu la lumière.

Montaigne travailla huit ans à ce livre; pendant ces huit années, il resta étranger aux luttes des partis, aux intrigues de la cour, puisant dans la solitude ses inspirations fécondes. « Les *Es-*
« *sais*, nous dit Villemain, ce monument impéris-
« sable de la plus saine raison et du plus heu-
« reux génie, ne furent pour Montaigne qu'un
« amusement facile, un jeu de son esprit et de
« sa plume. Heureux l'écrivain qui, assemblant
« ses idées comme au hasard et s'entretenant avec
« lui-même sans songer à la postérité, se fait
« cependant écouter d'elle ! On lira toujours avec
« plaisir ce qu'il a produit sans effort ; toutes les
« inspirations de sa pensée, fixées à jamais par
« le style, passeront aux siècles à venir. Quel

« fut son secret? Il s'est mis tout entier dans ses
« ouvrages : il jouira donc mieux que personne
« de cette immortalité que donnent les lettres,
« puisqu'en lui l'homme ne sera jamais séparé
« de l'écrivain, et que son caractère ne sera pas
« moins immortel que son talent. »

Le succès de ce livre fut immense. Il fut traduit dans toutes les langues, et tout homme intelligent au XVIIe siècle voulut en avoir un exemplaire. Sa publication fut un magnifique écho répondant de ce côté des Alpes aux cris de liberté poussés en Allemagne par Jean Huss et Martin Luther.

Quoique vivant au même siècle, un abîme profond semble séparer Rabelais et Montaigne; et pourtant chacun d'eux travailla à sa façon à la même œuvre. Rabelais, en attaquant les abus, les préjugés, les superstitions, fut avant tout le démolisseur de la société du moyen âge, société vieillie qui tombait en lambeaux, et qui n'attendait que le coup de marteau de l'ouvrier pour crouler de toutes parts. Montaigne fut surtout l'homme de l'avenir : moins occupé à démolir qu'à construire, il avait entrevu bien loin devant lui, à travers les nuages de l'horizon, une civilisation reposant sur des bases nouvelles, et son

génie, devançant les siècles, préparait de longue main les matériaux de la révolution française.

C'est surtout dans le style que cette différence est frappante. Le style de Rabelais, si varié, si pittoresque, si expressif, porte en lui une allure toute gauloise ; celui de Montaigne, hardi, piquant et sévère, revêt au contraire une forme toute française. Le premier aura pour successeurs Molière et La Fontaine ; sous le second on voit déjà poindre la prose de Pascal, de Bossuet et de Montesquieu.

La lutte de l'autorité entre l'Église et la Réforme remplit tout le XVIe siècle. Cet antagonisme fut vif dans les esprits, et se traduisit dans les écrits du temps par une polémique ardente.

La Boétie, que l'amitié de Montaigne a rendu célèbre, entra dans la lice et publia, à dix-huit ans, son *Traité de la servitude volontaire.* Ce livre, que Montaigne disait écrit en l'honneur de la liberté contre les tyrans, fut en effet le monument le plus hardi de la liberté au XVIe siècle : c'est un appel fait au peuple pour l'exciter à briser ses chaînes et à renverser ses oppresseurs, en lui découvrant la supériorité de sa force.

« Soyez résolus, dit la Boétie, de ne plus servir votre maître, et vous voilà libres ! Je ne veux

pas que vous le poussiez ni l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre... Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a d'autre chose que ce qu'a le moindre homme, sinon qu'il a plus que vous tous l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Ses pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont les vôtres? »

Cet ouvrage est écrit en entier de ce style ferme et concis; la tyrannie y est souffletée en plein visage, et la liberté y est proclamée avec une mâle fierté. « On croirait lire, dit Villemain, un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome, sous la statue brisée du plus jeune des Gracques. » C'est ce livre que J.-J. Rousseau reprendra en sous-main deux cents ans plus tard pour écrire son *Contrat social.*

Les progrès de la philosophie ne furent pas les seules conquêtes du XVI[e] siècle. La poésie, cette fleur intellectuelle de la jeunesse des nations, y produisit quelques noms remarquables.

Le poëte Ronsard eut de son vivant une réputation colossale. Quand il mourut, la nation lui fit de magnifiques funérailles. Le roi envoya sa musique à son enterrement; la cour et le parlement y assistèrent; le cardinal Duperron prononça l'oraison funèbre. La foule était si considérable, que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes du sang ne purent fendre la presse.

Tous ces hommages rendus sur une tombe s'adressaient encore plus aux lettres qu'à l'homme. Pierre Galland fit élever au poëte une statue en marbre, et lui érigea un magnifique mausolée à Saint-Côme. Scévole de Sainte-Marthe l'appela le Prodige de la science, le Miracle de l'art. Étienne Pasquier ne pouvait croire que Rome et la Grèce eussent produit un plus grand génie. Jules Scaliger lui dédia un ouvrage comme au prince des poëtes; Galland prisait autant une de ses odes que le duché de Milan.

Cette admiration du XVI[e] siècle pour Ronsard a lieu de surprendre aujourd'hui, mais elle est une preuve du prestige des lettres.

Le véritable foyer de la civilisation à cette époque était en Italie, à la cour des Médicis; mais cette civilisation eut en France un magnifi-

que reflet. Les arts, protégés par François Ier, accoururent en foule d'Italie. Léonard de Vinci ressuscita la peinture, morte depuis plusieurs siècles, et reçut 4,000 écus pour son tableau de la *Gioconde*. Le Rosso éleva le château de Fontainebleau; le Primatice dressa le plan de celui de Meudon; Benvenuto Cellini coula ses pensées dans le bronze; Philibert Delorme commença les Tuileries; Claude Perrault construisit la façade du Louvre; Jean Goujon, surnommé le Corrége de la sculpture, sculpta avec toute la grâce de la simplicité antique la fontaine des Saints-Innocents.

Duprat, Cujas, le chancelier de l'Hôpital, fondèrent la science du droit.

La boussole, récemment apportée de Chine en Europe, fit une révolution dans la science de la navigation. Christophe Colomb et ses successeurs, en découvrant les richesses fantastiques d'un monde inconnu, ouvrirent un nouvel horizon au commerce et à l'industrie, apportèrent la civilisation dans des contrées lointaines, et agrandirent le monde terrestre, comme l'imprimerie avait agrandi le monde moral.

L'action des hommes de lettres fut donc considérable au XVIe siècle. Leur rôle, qui dans le

moyen âge s'était trouvé circonscrit aux questions purement théologiques et religieuses, gagna du terrain et envahit le domaine de la politique et de la philosophie.

Dans les siècles précédents, l'homme de lettres n'avait par lui-même aucune indépendance; il appartenait à des corporations religieuses ou à des castes quelconques dans l'État. Si ses œuvres n'étaient pas empreintes d'idées très-orthodoxes, elles étaient censurées par des conciles, condamnées par arrêt du parlement, et ses livres brûlés par la main du bourreau. Telle fut l'histoire d'Abeilard, de Jordano Bruno, de Jean Huss. Au XVI[e] siècle, il s'est fait un progrès immense : l'homme de lettres s'appartient; il a une individualité, il est citoyen, il ne doit compte de sa pensée qu'à Dieu, à sa conscience et à la société, sous la sauvegarde de laquelle il s'abrite. Il se débarrasse de la foi quand elle gêne ses allures; il observe, il examine, il doute, il interroge sa raison, et le scepticisme qu'il proclame est quelquefois le chemin le plus sûr pour arriver à la vérité.

Aussi les lettres ne se bornent pas, au XVI[e] siècle, à un rôle purement théorique; elles envahissent les fonctions civiles, les magistratures,

les administrations, les charges les plus élevées de l'État.

A vingt-deux ans, Étienne de la Boétie était conseiller au parlement de Bordeaux, dont il était un des oracles.

Charron, auteur du livre de la *Sagesse*, était député de Cahors à l'assemblée générale de Paris, et prédicateur de la reine Marguerite. Les idées indépendantes et quelquefois audacieuses de son livre le firent surnommer le patriarche des esprits forts.

Clément Marot fut l'amant de Marguerite de Navarre; Ronsard, l'ami intime de Charles IX. L'Hôpital, Pasquier, Dumoulin, se firent remarquer comme hommes de lettres en même temps que comme magistrats. Montaigne était déjà gentilhomme depuis longtemps à la chambre du roi; à son retour d'un voyage en Italie, où il avait reçu le titre de chevalier romain, il fut nommé maire de Bordeaux par le suffrage de ses concitoyens.

Grâce à la puissante impulsion de tous ces grands hommes, la société se débarrassa peu à peu des langes du moyen âge et commença à vivre. La tyrannie des seigneurs devint moins insolente, l'intolérance du clergé moins farouche;

les principes de l'égalité civile, cette gloire de la nation française, germèrent peu à peu dans les esprits ; le goût des arts descendit du trône et pénétra partout ; la civilisation renoua son chaînon brisé et reprit sa marche suspendue depuis l'époque grecque et romaine.

Lorsque Montaigne mourut, il put jeter sur son œuvre un regard de joie et d'orgueil. Les orages politiques se calmaient ; les guerres civiles avaient lassé tous les partis ; la poésie avec Malherbe et la philosophie avec Descartes inauguraient une transformation éclatante ; la liberté, encore incomprise, faisait chaque jour quelques adeptes; une aurore nouvelle, radieuse, resplendissante, apparaissait enfin à l'horizon, et quelques rayons, perçant les nuages, annonçaient le magnifique lever de soleil du siècle de Louis XIV.

CHAPITRE SEPTIÈME

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Apogée de la vieille société française. — Le siècle de Louis XIV. — L'homme de lettres survit aux ruines de la monarchie. — Le budget sous Louis XIII et les deux cents millions de Mazarin. — La jeunesse de Louis XIV. — Le *Journal des Savants*. — Corneille, Racine, Molière. — Le Télémaque.— Bossuet et la monarchie absolue. — Les oraisons funèbres. — Rétributions des lettres. — L'avenir gros de tempêtes.

La vie des nations est soumise aux mêmes lois que celle des individus. Comme l'individu, chaque société a une enfance avec ses tâtonnements et ses faiblesses; une jeunesse avec ses illusions et ses enthousiasmes; un âge mûr avec sa sage expérience et ses œuvres éclatantes; une vieillesse

enfin avec ses doutes, ses défaillances et ses chutes.

La civilisation avait eu ses tâtonnements avec le moyen âge, ses illusions et ses enthousiasmes au XVI° siècle. Au XVII° siècle, elle va atteindre à son plus haut degré de force et de puissance intellectuelle; le siècle de Louis XIV va être le zénith resplendissant de la vieille société française.

Le siècle de Louis XIV est mis au nombre des trois ou quatre grands siècles dont l'histoire fasse mention. Le siècle de Périclès avait été l'apogée de la civilisation grecque; celui d'Auguste, l'apogée de la puissance romaine; celui de Léon X, l'apogée de la papauté; celui de Louis XIV devait être l'apogée de la monarchie absolue. Chacune de ces grandes époques paraît environnée d'une auréole et d'un cortége de gloire. Cependant, en les examinant de plus près, il est aisé de voir que les lumières de la politique et l'éclat des conquêtes ne furent pour rien dans cette réputation immense.

Que fut, en effet, le règne de Périclès pour Athènes? A l'intérieur, le sophisme et le vice remplacèrent les mœurs antiques; la courtisane Aspasie gouverna l'État; l'aréopage, ce vieux dé-

positaire de la sagesse antique, devint vénal et inique. Athènes ne renferma plus qu'un peuple d'oisifs et de bavards ; on se moqua tout haut des lois. A l'extérieur, le Péloponèse se souleva contre l'Attique, et cette guerre acharnée et désastreuse finit par la prise et la décadence d'Athènes.

Que fut le règne d'Auguste pour Rome? Le commencement en fut marqué par les exils, les proscriptions, les supplices ; le matérialisme le plus grossier et le despotisme le plus abrutissant en signalèrent la fin. Le sénat donna l'exemple d'un servilisme abject. La vertu, l'honneur, le désintéressement, s'évanouirent avec la liberté. A l'extérieur, les légions de Varus subirent en Germanie la défaite la plus sanglante que les armes romaines eussent encore éprouvée depuis les campagnes d'Annibal.

Que fut le règne de Louis XIV pour la France? Commencé dans les troubles de la Fronde, il se termina au milieu des humiliations et des revers. Lorsque Louis XIV mourut, la France était épuisée, les dettes énormes, les frontières menacées, et les destinées de la monarchie, compromises par des faiblesses et des scandales sans exemple, allaient disparaître !

La véritable gloire d'une époque n'est donc ni dans les systèmes politiques plus ou moins habiles, ni dans les constitutions plus ou moins passagères, ni dans les faits d'armes plus ou moins éclatants.

Lorsqu'elle détruit au lieu de fonder, la politique est une science funeste; lorsqu'elle n'est pas au service d'une idée féconde, la gloire militaire est la plus stérile de toutes les gloires. La gloire littéraire est seule incontestable et sacrée, parce qu'elle seule représente la toute-puissance de l'intelligence, la souveraineté du bon goût et le triomphe des principes éternels sur lesquels reposent les sociétés humaines.

C'est là ce qui nous explique pourquoi, malgré leurs fautes politiques, les règnes de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV furent de grands règnes. Le temps, qui détruit tout, a consacré leur mémoire, parce que leurs travaux intellectuels ont profité à la postérité. Qu'est devenue cette Athènes de Périclès qui mettait 60,000 hommes sous les armes, et qui couvrait de voiles innombrables les mers de la Grèce? Ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville presque déserte. Qu'est devenue la Rome d'Auguste, cette cité puissante devant laquelle se prosternait le reste du monde?

Une ville morte, couverte de ruines au milieu desquelles s'éteignent les derniers représentants du pouvoir théocratique des papes, qui a lui-même asservi l'Europe. Qu'est devenu le Versailles de Louis XIV, si vivant autrefois, si rempli de merveilles, d'enchantements, de pompes et de prestiges? Sans l'heureuse idée de l'avoir consacré aux gloires de la France, il ne serait plus qu'un immense château abandonné, et ses belles statues de marbre, tristes et mutilées, verseraient dans son magnifique parc des larmes de regret et de douleur.

Toutes ces splendeurs, toutes ces merveilles, toutes ces grandeurs matérielles d'une époque se sont évanouies. L'herbe a poussé dans les champs où furent Platée et Marathon ; le hibou a bâti son nid dans les murs croulants et abandonnés qui furent les palais des Césars romains ; les œuvres du génie ont seules traversé les âges, illuminant comme un flambeau la marche de l'humanité.

Des quatre grands siècles dont nous avons parlé, le XVIIe siècle est peut-être celui qui approche le plus de la perfection.

« Enrichi des découvertes des trois autres, dit « Voltaire, il a plus fait en certains genres que

« les trois ensemble. Tous les arts, à la vérité, « n'ont point été poussés plus loin que sous les « Médicis, sous les Auguste et les Périclès; mais « la raison humaine en général s'est perfection- « née. La saine philosophie n'a été connue que « dans ce temps. Des dernières années de Riche- « lieu à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, « il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans « nos mœurs, comme dans notre gouvernement, « une révolution générale qui doit servir de « marque éternelle à la véritable gloire de notre « patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas « même arrêtée en France : elle s'est étendue en « Angleterre; elle a excité l'émulation dont avait « alors besoin cette nation spirituelle et hardie; « elle a porté le goût en Allemagne, les sciences « en Russie; elle a ranimé l'Italie qui languissait, « et l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de so- « ciété à la cour de Louis XIV. »

La société française, à la fin du XVIe siècle, offrait un singulier aspect. Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur ce qu'étaient la politique, les mœurs et le gouvernement de la France lors de l'avénement de Louis XIV.

La France, épuisée par les guerres civiles, malgré le génie de Sully et de Richelieu, n'avait

pu conquérir la première place en Europe. Elle n'avait encore pu réunir que 80,000 hommes d'armée effective, et son budget, sous Louis XIII, pour solder les services publics, ne s'élevait qu'à la somme de soixante-quinze millions. Malgré son admirable situation maritime, elle n'avait point de vaisseaux : un moment relevée sous Richelieu, la marine française fut ruinée sous Mazarin.

Les chemins de grande communication n'existaient point, ou, s'ils existaient, ils étaient infestés de brigands. Chaque province avait ses lois, ses mœurs, son idiome.

Le commerce était répandu en peu de mains. Les rues de Paris étaient étroites, sombres, mal pavées, couvertes d'immondices et remplies de voleurs; la police était mal faite. On voit par les registres du parlement que la police de la capitale se réduisait à quarante-cinq hommes mal payés.

L'esprit de discorde et de faction existait partout, surtout dans les églises. Quand deux processions se rencontraient dans les rues, elles se battaient, chacune pour l'honneur de sa bannière. Tous les particuliers respiraient la fureur des duels. En l'absence des lois, on ne deman-

dait justice qu'à son épée; il mourait plus de gentilshommes français de la main même des Français que de celle des ennemis.

On croyait à la sorcellerie, aux sortiléges. Les œuvres philosophiques du XVIe siècle avaient jeté une vive clarté, mais, malgré cette heureuse influence, l'esprit de la nation était esclave des superstitions. Urbain Grandier, la maréchale d'Ancre, étaient brûlés comme sorciers par arrêt du parlement. L'esprit de société était peu connu; il n'y avait point de lieu de réunion où l'on s'assemblât pour se communiquer ses lumières; les théâtres et les académies se formaient à peine.

Les dilapidations étaient partout : le cardinal Mazarin était mort laissant une fortune de deux cents millions. Les lettres du XVIe siècle n'illuminaient encore que le sommet de la société française : les mœurs, les lois, le gouvernement, la société, en un mot, devaient être l'œuvre du siècle de Louis XIV.

Montaigne et ses successeurs avaient ensemencé le sol fécond des idées; la semence germa peu à peu et produisit une moisson abondante. Lorsque les discordes civiles se furent calmées, la culture des lettres se généralisa dans la nation et devint la magnifique occupation

de tous les hommes éminents du XVIIe siècle.

Louis XIV comprit ce besoin de son époque. Loin d'arrêter ce mouvement, il songea à lui communiquer un essor rapide. Convaincu que l'intelligence est la véritable royauté du monde, il s'initia par de solides études à la connaissance des différents travaux qu'il voulait encourager. Il apprit en peu de temps l'italien et l'espagnol ; la lecture des tragédies de Corneille faisait ses délices. Il se mit directement en contact avec tous les hommes qui se disaient porteurs d'une invention ou d'une idée, et voulut tout voir et juger par lui-même.

Durant sa première jeunesse, il négligea la culture des lettres pour se livrer aux exercices du corps. C'était un beau jeune homme, un cavalier élégant, un danseur accompli. Il excellait surtout dans les danses graves, qui convenaient le plus à la majesté de sa figure. Il conserva cet amour de la danse jusqu'à l'âge de trente ans ; mais, ayant un jour vu jouer à Saint-Germain la tragédie de *Britannicus*, il fut frappé de ces vers :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

A dater de ce moment, il cessa de danser en public : la satire du poëte avait corrigé le travers du monarque.

L'exemple de Louis XIV se communiqua à toute la cour : l'amour des lettres et des arts gagna de proche en proche ; la noblesse, la bourgeoisie, le clergé, briguèrent l'honneur d'ajouter un rayon à ce foyer éclatant qui resplendissait alors sur l'Europe. Le cardinal Mazarin, dont la politique ne fut pas sans grandeur puisqu'il ajouta l'Alsace à la France, ne crut pas indigne de son rôle de ministre de s'occuper des lettres. Il composa des opéras italiens qui furent joués au Palais-Royal. De toutes les langues de l'Europe, l'italien est la plus douce, la plus flexible, la plus mélodieuse. Les opéras du cardinal furent exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie ; ce spectacle eut un succès immense, et depuis cette époque nous avons toujours eu un théâtre italien à Paris.

Les longues guerres de Louis XIV ne nuisirent nullement à la magnifique éclosion du génie littéraire. Les fêtes se succédaient encore plus rapidement que les batailles : chacune de ces fêtes donnait naissance à quelque nouveau chef-d'œuvre. Ce fut à Versailles, au milieu des splendeurs

et des réjouissances données en l'honneur de mademoiselle de La Vallière, que *Tartufe* fut joué pour la première fois. Combien de monarques ont donné des fêtes dont l'histoire n'a gardé nul souvenir ! Tout ce qui n'est que pompe et que magnificence passe en un jour ; mais lorsque des chefs-d'œuvre de l'art comme *Tartufe* en font l'ornement, ces fêtes laissent une profonde empreinte, et l'esprit des nations en garde une éternelle mémoire.

Les journaux s'établissent : la pensée, répandue par ce véhicule puissant, inonde le reste de la société. Le *Journal des Savants*, qui est le père de toutes les publications de ce genre dont l'Europe est aujourd'hui remplie, fut fondé en 1665. L'astrologie, la magie, l'ignorance, s'évanouissent devant le lumineux rayonnement des lettres.

La poésie, qui s'était péniblement traînée avec Marot et Ronsard, se releva tout à coup et atteignit à des hauteurs inconnues. Le vieux Corneille créa la langue tragique : ses héros firent entendre sur la scène des accents pleins d'héroïsme et de mâle fierté. Il souffla sur les cendres éteintes des Scipion, des Gracques, des Sertorius, et ces fiers Romains, ranimés au feu de son génie, com-

muniquèrent par la voix du poëte leur âme à l'âme des Condé, des Catinat et des Turenne.

Racine, désespérant d'atteindre à ces hauteurs immenses, chercha une voie nouvelle et étudia particulièrement le cœur humain. Il donna à la langue française une souplesse, une harmonie dont on ne la croyait pas susceptible. Jamais l'amour, la vengeance, la haine, la jalousie et toutes les passions dévorantes n'avaient parlé un plus magnifique langage.

Dans les siècles précédents, la langue, à peine formée, avait laissé dans les lettres un reste de mauvais goût. Il fallait un homme, hardi pionnier, dont le jugement sûr, explorant les champs littéraires, sût extraire l'or pur du gravier immonde. Ce fut le rôle de Boileau : il fit justice des mauvais écrivains, et soutint contre les ignorants les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière.

Ce que Boileau fit pour la littérature, Molière le fit pour la société. Penseur profond, poëte habile, auteur comique sans rival, Molière écrasa d'une main ferme les travers et les vices de son siècle. A l'hypocrisie il arracha son masque; il fustigea sous son implacable satire les travers des femmes savantes, le pédantisme des médecins, la

vénalité des avocats, la sotte et outrecuidante vanité des bourgeois-gentilshommes.

La prose et l'éloquence atteignirent au même degré de perfection. Pascal éleva dans ses *Provinciales* un véritable monument de polémique littéraire. Fénelon, au milieu des orages du quiétisme, trouva moyen de composer en quelques mois le *Télémaque*, livre profond qu'on lit à tout âge et qu'on admire toujours.

De toutes les formes de gouvernement, la monarchie absolue est sans contredit la plus contraire au sentiment de la justice et aux instincts de la raison humaine. L'homme, par sa nature, est porté à abuser de tout. Si on lui donne une autorité sans limites, on lui met entre les mains une puissance dangereuse qui se change bientôt en oppression.

Habiter des palais où tous les plaisirs et toutes les jouissances de la vie accourent en foule; puiser l'or à pleines mains dans des coffres qui ne s'épuisent jamais; être entouré d'un cortége de parasites et de flatteurs qui caressent vos passions et encensent votre orgueil; sortir escorté d'une garde prétorienne qui vous protége et tient la foule à une respectueuse distance; condamner un homme à mort ou lui faire grâce d'un signe de

main ; être la tête et le bras d'une nation qui ne peut penser, agir, se mouvoir, que par vous ; tenir dans les pans de sa robe la paix ou la guerre ; diriger à son gré les destinées d'un pays et faire, comme le Jupiter olympien, trembler le monde d'un mouvement de tête, quel rêve ! Lorsqu'un homme est arrivé à ces hauteurs incommensurables, la tête lui tourne, le vertige s'empare de son cerveau ; il est ivre, ébloui, fasciné de cette grandeur surhumaine. Il est habitué à voir autour de lui les hommes si petits et si rampants, que son cœur se sent pris de dégoût pour l'humanité tout entière. Plus on s'abaisse devant lui, plus son orgueil grandit, plus sa vue se trouble. Il regarde la terre comme son domaine, les peuples comme son troupeau ; il lui semble, selon la magnifique expression du poëte, toucher les astres avec son front et imposer sa volonté aux éléments.

Cette puissance sans contrôle produit des effets désastreux. Un monarque absolu, sûr de l'impunité, foule à ses pieds les lois, la justice, les principes sacrés, la morale éternelle. Il emprisonne ceux qui lui parlent au nom de la conscience humaine ; il proscrit ceux qui le menacent des imprécations de la prostérité. La religion

seule, en lui parlant au nom d'un Dieu vengeur, peut mettre un frein à ses passions.

C'est ainsi que nous apparaît Louis XIV. Son despotisme fut sans bornes : pendant soixante ans, la France trembla devant lui. Il ne trembla que devant un seul homme, et cet homme fut Bossuet.

Bossuet fut, en effet, l'homme de génie par excellence du XVIIe siècle. Semblable aux divinités antiques, il rendit ses oracles du haut d'un trépied sacré, et ce trépied fut une chaire. Il y eut également en lui du législateur, du pontife et du prophète; sa voix plana sur son siècle comme un écho majestueux du ciel. « Cette voix, dit Lamartine, ne fut jamais profanée dans les rixes passionnées des intérêts mondains; semblable à celle du tonnerre dans les nuées, ou de l'orgue dans les basiliques, elle ne fut jamais qu'un organe de puissance ou de persuasion. Ce fut une voix qu'on allait écouter à genoux, et à laquelle on ne répondait que par une inclination de front ou par des larmes dans les yeux! une voix qu'on ne réfutait et qu'on ne contredisait jamais, même quand elle étonnait et blessait! une voix qui ne parlait ni au nom de l'opinion, chose fugitive; ni au nom de la philosophie, chose

discutable; ni au nom de la patrie, chose locale; ni au nom de la souveraineté du peuple, chose temporelle; ni au nom de l'orateur lui-même, chose transformée; mais au nom de Dieu, autorité de langage qui n'a rien d'égal sur la terre, et contre laquelle le moindre murmure est impiété et la moindre protestation blasphème. »

Les lieux et les circonstances au milieu desquels Bossuet parlait à Louis XIV donnaient à ses paroles une autorité plus imposante encore. C'était en présence d'un cercueil, en face de la mort, que sa voix sévère tonnait sur la tête du monarque. C'était là, la main tendue, les yeux levés au ciel, le front rayonnant comme les prophètes bibliques, qu'il évoquait ces images sublimes et terribles qui glaçaient d'épouvante son auditoire terrifié et éperdu.

Il faisait voir la petitesse des hommes, le néant des grandeurs humaines, les vaines splendeurs de la gloire, la rapidité du temps qui s'écoule, le passage des générations successives s'entassant pêle-mêle dans l'immense nécropole des siècles. Il cherchait vainement sur la terre la trace de ces conquérants fameux qui ont détruit des villes, subjugué des royaumes, versé des flots de sang; il montrait leurs noms arrivant

affaiblis jusqu'à nous, dans la voix de cet écho qu'on nomme l'histoire.

Jamais avant Bossuet l'esprit humain n'avait élevé des monuments littéraires d'une si prodigieuse grandeur. Les oraisons funèbres représentent l'éloquence dans ce qu'elle a de plus majestueux : le forum avait eu Démosthènes, le barreau Cicéron, la tribune politique aura plus tard Mirabeau ; mais nulle part plus que dans Bossuet le langage des hommes n'a été revêtu d'images plus grandioses, de pensées plus profondes.

La poésie, la prose, l'éloquence, produisirent donc, au XVII[e] siècle, d'immortels chefs-d'œuvre. La jurisprudence marcha et grandit comme elles. Louis XIV songea à compléter en France l'unité politique en donnant à chaque province le même code de lois : ce fut la révolution française qui se chargea de réaliser cette pensée.

Ce prince ne se contenta pas d'aimer les lettres, il les encouragea d'une façon toute particulière. La carrière littéraire n'était pas comme aujourd'hui une profession : Corneille mourut pauvre, et La Fontaine vécut toujours dans l'indigence ; mais généralement Louis XIV ouvrit largement sa cassette à tous les talents qui illustrèrent son

règne. Il fit à Chapelain une pension magnifique ; Racine reçut à plusieurs reprises des gratifications de 4,000 louis Benserade toucha 1,000 louis pour mettre en vers les *Métamorphoses* d'Ovide ; Boileau, Quinault et le musicien Lulli reçurent une large part de ses munificences royales.

Ce qu'il fit pour les lettres, il le fit également pour les arts. Il y avait alors en Italie un architecte et sculpteur fameux, nommé le chevalier Bernini ; le roi le fit venir à Paris. Il envoya jusqu'à la frontière les équipages de la cour pour recevoir l'artiste, et Bernini fut conduit dans la capitale en homme qui venait honorer la France. Il reçut à son arrivée un présent de 50,000 écus, avec une pension de 2,000, et une de 500 pour son fils. Il reçut en outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il resta en France. C'est lui qui fit la statue équestre de Louis XIV que l'on voit aujourd'hui à Versailles.

Cette splendeur des lettres jeta un éclat inouï sur le règne de Louis XIV et adoucit un peu les désastres qui en marquèrent la fin. La France, malgré ses revers, paraissait grande aux yeux des étrangers avec le cortége de ses grands hommes.

Les derniers moments du monarque ne furent pas sans grandeur : l'approche de la mort, en ramenant à sa juste valeur l'orgueil de la royauté, communiqua à sa physionomie quelque chose d'imposant.

« Pourquoi pleurez-vous ? » dit-il à ses domestiques. « M'avez-vous cru immortel ? »

Lorsque Louis XIV mourut, l'avenir était gros de tempêtes ; la France avait quatre milliards cinq cents millions de dettes, mais elle avait enrichi son histoire de noms et de monuments immortels. Le pouvoir absolu porte en lui-même un ver rongeur qui le mine, le désorganise et le laisse sans défense devant les attaques de la philosophie et de la liberté. Quand celui qui l'exerce est un homme ferme, énergique et résolu comme Louis XIV, ses attaques s'émoussent ; le peuple, plus frappé de son éclat que de ses dangers, aime le despotisme qui accomplit de grandes choses. Mais quand ce despotisme est exercé par des mains faibles, un revirement soudain se fait dans l'opinion ; les fautes, les faiblesses, les défaillances, les désastres d'une époque sont mis sur son compte ; les haines s'amassent, les colères grondent ; le peuple, qui naguère courbait le front, se

relève avec fureur, et venge avec une cruauté outrée ses bassesses pusillanimes.

C'est ce spectacle que nous allons retracer dans notre prochain chapitre sur le XVIIIe siècle.

CHAPITRE HUITIÈME

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — Grandeur imposante du XVIIe siècle. — Beauté uniforme. — Allure du XVIIIe siècle. — La bourgeoisie paraît sur la scène. — — L'homme de lettres citoyen. — La Régence. — Les saturnales. — Les dilapidations. — La prose et la polémique. — Le *Dictionnaire philosophique*. — L'*Encyclopédie*. — Le *Contrat social*. — Figaro. — Montesquieu et l'*Esprit des lois*. — Les démolisseurs. — La dernière parole de Voltaire. — L'homme de lettres jette les bases de la démocratie. — Mirabeau et la Révolution française.

Le XVIIe siècle avait été l'apogée de la vieille société française. Cette société avait acquis en France un éclat remarquable, dont le rayonnement magnifique avait rejailli sur toute l'Europe. Le théâtre avait applaudi aux œuvres de

Corneille, de Molière, de Racine ; les arts avaient eu Puget, Mansard, Lesueur; la tactique militaire, Condé, Turenne, Vauban ; la magistrature, Daguesseau, l'Hôpital; les sciences avaient été représentées par Descartes; l'Église, avec ses orateurs sacrés, avait jeté une vive lueur malgré son intolérance.

Malheureusement cette société était toute monarchique : elle n'avait pas ses racines dans le peuple. Louis XIV, en mourant, l'emporta dans un pli de son linceul, et la monarchie française, semblable à un navire sans pilote, alla à la dérive parmi les écueils, emportée par le vent de la révolution et de la liberté.

Toute la littérature du XVII[e] siècle semble avoir été jetée dans le même moule. A part quelques vers romains de Corneille, et quelques caractères hardiment tracés par Molière, elle paraît réglée d'après les lois de l'étiquette. C'est un monument d'une régularité admirable : tout y est parfait de ligne, de couleur, d'harmonie ; chaque mot est taillé, pesé, examiné ; chaque phrase est polie et correcte comme une formule. Un art profond et savant préside à l'ensemble de l'édifice : on voit qu'une volonté unique, absolue, irrésistible, plane sur cette société

aristocratique et sur cette littérature qui en est l'expression vivante. Il y a du gentilhomme dans l'homme de lettres : tout, jusqu'à la plume, semble avoir été taillé en vertu d'une ordonnance royale.

Dans l'ensemble du XVIIe siècle il y a assurément une grandeur imposante qui, même après deux cents ans, nous frappe encore de surprise et d'admiration; mais tout cela manque du cachet de l'individualité. C'est glacial comme ces grandes cathédrales froides et unies du moyen âge. L'hypocrisie a étendu partout son grand voile, depuis le boudoir de madame de Maintenon jusqu'à l'alcôve du grand seigneur. Les œuvres littéraires, superbes de forme, manquent généralement de variété et de chaleur ; les chauds sentiments de l'âme sont proscrits comme des écarts du génie. Les seuls écrivains de sentiment de cette époque, Racine, La Fontaine, Fénelon, encoururent la disgrâce du monarque.

Sous Louis XIV, l'État se trouvait partagé entre trois classes distinctes : la noblesse, le clergé, le peuple. La noblesse, depuis Richelieu, ne vivait plus qu'appuyée sur la monarchie; le clergé formait une puissance redoutable que personne n'osait attaquer; quant au peuple, il continuait de

payer les impôts et de fournir l'argent nécessaire aux dilapidations royales, sans qu'aucune voix osât s'élever pour le défendre.

Dès les premiers pas, le XVIIIe siècle revêt une tout autre allure. Une quatrième classe, muette jusqu'alors, commence à s'ouvrir une issue et revendique sa place au soleil : c'est la bourgeoisie.

Tandis que les grands seigneurs, héritiers des vices du siècle précédent, se plongent dans les orgies de la Régence, la bourgeoisie se recueille, travaille et prépare ses armes pour la lutte. C'est à elle désormais qu'appartient la scène : son histoire est celle même de la nation. Il ne se passe pas un événement, une crise, auxquels elle ne se trouve victorieusement mêlée. L'homme de lettres avait suivi les transformations diverses de la société française. Mystique au moyen âge, gentilhomme sous Louis XIV, il se fit bourgeois et citoyen au XVIIIe siècle.

Il serait curieux d'expliquer comment la bourgeoisie, née des idées de Rabelais et de Montaigne, après avoir dormi cent ans, se réveilla tout à coup et prit un si considérable développement. Le cadre que nous nous sommes tracé est trop étroit pour entreprendre cette étude. Jetons

seulement un coup d'œil sur la société du XVIIIe siècle.

L'histoire de la Régence n'est qu'une longue saturnale.

On croirait, en parcourant les mémoires secrets de cette époque, lire une page oubliée des bacchanales de Babylone. La vie hypocrite et cachée sous Louis XIV, s'étala au grand jour avec des raffinements de volupté inouïs : ce fut le règne des comédiennes, des courtisanes, des abbés de cour. Le duc d'Orléans, traînant au milieu de femmes nues, passait ses nuits au sein des orgies.

« Les soupers, dit Saint-Simon, étaient toujours avec des compagnies fort étranges, avec ses maîtresses, quelquefois avec des filles de l'Opéra, souvent avec la duchesse de Berry, quelques dames de moyenne vertu, une douzaine d'hommes que, sans façon, il ne nommait autrement que *ses roués*, et quelques gens sans nom, qui ne brillaient que par leur esprit et leur débauche. La chère y était exquise.... Les galanteries passées et présentes de la cour et de la ville, les vieux contes, les disputes, rien ni personne n'y était épargné. On buvait beaucoup et du meilleur vin, on s'échauffait, on disait des ordures à gorge déployée, des impiétés à qui mieux

mieux, et quand on avait fait du bruit et qu'on était bien ivre, on allait se coucher... »

L'exemple de la cour avait gagné tous les seigneurs du royaume; le clergé lui-même, impuissant à lutter contre le torrent, se laissa entraîner et se livra aux plus honteux désordres. Les églises étaient devenues un lieu de prostitution, et les prêtres rougissaient même de prononcer en chaire le nom de Jésus-Christ.

Au milieu de tous ces scandales, l'argent de la nation s'épuisait vite. Les impôts n'étaient plus suffisants, et on eut recours au fameux système de Law pour subvenir à ces dilapidations fastueuses: En moins de quelques mois, un million de familles sans pain, sans asile, parcoururent le royaume, n'ayant pour toute fortune que quelques chiffons de papier sans valeur. Le désordre était partout, dans les finances, dans les administrations, dans les relations sociales : les places de magistrat s'achetaient pour de l'argent : il fallait cinq cent mille francs pour être conseiller au Parlement, un million deux cent mille francs pour être chambellan du roi.

Quand le régent fut mort, consumé par ses débauches, la nation respira un instant et crut que ses maux allaient finir. C'est alors qu'arri-

vèrent les chroniques scandaleuses du parc aux cerfs, où Louis XV avait formé un harem comme un pacha d'Orient. La monarchie, au lieu de se relever, descendit plus bas encore dans l'avilissement. La Pompadour, intrigante de génie, fut remplacée dans les amours royaux par la Dubarry, prostituée ramassée dans la rue, et assise sur le trône de France par un caprice du monarque.

Certes, elle était bien aveugle cette monarchie marchant ainsi à grands pas à l'abîme creusé devant elle! Elle était frappée de vertige, cette noblesse qui, plongée dans les saturnales, n'entendait pas dans le lointain les rugissements du peuple se soulevant comme une vague irritée, et dressant, avec ses bras rouges de sang, l'échafaud révolutionnaire! Ce fut au milieu de ce naufrage de la vieille société française, que les hommes de lettres du XVIIIe siècle s'emparèrent du gouvernement des idées et allumèrent le phare qui devait éclairer la marche de la jeune génération qui frappait aux portes.

La mission de l'homme de lettres fut donc revêtue dès l'abord d'un cachet éminemment sérieux. Inspirée par la misère du peuple et par les défaillances de la royauté, la littérature fut à la

fois politique, philosophique et religieuse : elle fit parler tour à tour la raison et la justice au nom de l'humanité ; elle s'arma du fouet de la satire pour fustiger les vices des grands ; elle attaqua les abus du clergé, et plaça au-dessus du prêtre, au-dessus du gentilhomme, au-dessus du monarque lui-même, la grande image du peuple persécuté et avili pendant plusieurs siècles.

La prose du XVIIIe siècle fut à la hauteur de sa mission. Sentimentale avec Fénelon, majestueuse avec Bossuet, elle fit preuve d'une merveilleuse souplesse sans rien perdre de sa force et de sa majesté. Quand on lit aujourd'hui les prosateurs de cette époque, on admire les ressources de cette langue française si parfaitement disposée pour la polémique quand elle est maniée par des plumes habiles. Qu'on suppose Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Montesquieu, directeurs de journaux quotidiens, discutant en toute liberté les grandes questions sociales, et luttant entre eux de raison, de science et de génie ! Quel magnifique spectacle que ces joutes éclatantes de l'intelligence ! Quelles puissantes individualités que ces hommes au front large, armés de l'arme redoutable de la logique ! Malheureusement la presse politique n'existait pas :

les grands écrivains de cette époque, poursuivis par une autorité jalouse, en butte aux rancunes d'une police tracassière, n'avaient pour répandre leurs idées qu'un seul organe, le livre; et encore ce livre, proscrit avant de paraître, était-il forcé d'aller chercher des éditeurs en Hollande, en Angleterre, dans un pays de liberté.

C'est au milieu de tous ces obstacles que les gens de lettres de ce siècle accomplirent leur tâche : leurs œuvres, imprégnées des passions du temps, portèrent toutes le caractère d'une polémique ardente.

Le vieil édifice monarchique tombait en ruines; il fallait déblayer le sol de ses débris, afin de faire place à l'édifice nouveau de la jeune démocratie. Chaque homme de lettres se fait révolutionnaire et se montre armé du marteau de démolisseur. A bas la royauté absolue! A bas le clergé avec ses hypocrisies, la noblesse avec ses débauches, la Bastille avec ses tours crénelées et ses cachots sombres! A bas les superstitions, les intolérances, les droits féodaux, les dîmes, le servage séculaire! Place à la bourgeoisie, à l'intelligence, à la liberté! place au citoyen! Romans, drames, comédies, libelles, mémoires du temps, sont empreints de ces idées qui s'éten-

dent de maison à maison et d'homme à homme comme un incendie. Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, le *Contrat social* de Rousseau, l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, proclament les mêmes vérités et les jettent comme une pâture au sein des masses qui s'en rassasient. Le titre de citoyen, revendiqué par Beaumarchais dans son procès avec Goëzman, produit presque une révolution.

« A ce nom, si nouveau en 1774, dit Saint-Marc-Girardin, tout change : ce titre inconnu enchante tout le monde. En le proclamant sur la sellette des accusés, Beaumarchais réforme les idées reçues. Au vieux temps, rarement un accusé semblait autre chose qu'un *gibier de potence*, que le juge voyait avec mépris et le public avec indifférence. Devant un accusé qui se disait citoyen, tout prit une autre allure... Beaumarchais eut sa part de cette innovation ; il fut le premier à oser, sur la sellette même, prendre et garder son rang de citoyen. La cour et la ville se firent inscrire à l'envi chez Beaumarchais : le prince de Conti vint l'inviter à dîner, disant qu'il était d'assez bonne maison pour donner un exemple de la manière dont il fallait traiter un si grand citoyen. Ainsi, ce mot presque républicain réus-

sissait même auprès d'un prince fortement attaché aux prérogatives du sang royal, tant était grand l'entraînement! »

Les poésies légères elles-mêmes contribuèrent à l'œuvre d'émancipation. Elles attaquèrent dans un style incisif et satirique les abus sociaux, et les coups qu'elles leur portèrent furent d'autant plus meurtriers, que par leur forme badine elles échappaient au contrôle de la police, et se gravaient plus facilement dans l'âme du peuple.

Du reste, il y a deux catégories bien distinctes dans les hommes de lettres du XVIIIe siècle. S'il y eut des démolisseurs qui d'une main impitoyable renversaient les vieilles idoles, il y eut aussi des hommes qui, par la hardiesse de leurs idées, la nouveauté de leurs vues, l'immense portée de leur science et de leurs observations, préparaient les éléments de reconstruction sociale. Voltaire, figure cyclique, intelligence universelle, ne domina pas seul son siècle : cette gloire fut partagée par Montesquieu, esprit immense, chercheur infatigable et fécond, qui préparait la révolution et en construisait d'avance l'indestructible édifice.

En contemplant cette noble mêlée des intelligences qui commence à Voltaire et qui finit à

Mirabeau, et qui pendant soixante ans tint la France et l'Europe entière en émoi, on est frappé d'admiration. Jamais peut-être aucun siècle n'avait encore subi à un si haut degré l'influence littéraire : jamais un si court espace de temps n'avait vu surgir un tel bouillonnement d'idées. On peut dire que le XVIII[e] siècle fut complétement pétri et façonné par ces hommes de plume, devant lesquels les hommes de guerre et les princes couronnés s'inclinèrent avec respect. Voltaire eut sa cour, ses courtisans, ses ambassadeurs; les palais des seigneurs s'ouvrirent devant les encyclopédistes; l'Angleterre, par une éclatante exception, abolissait les droits d'octroi en faveur de Montesquieu; le peuple de Paris préparait une entrée triomphale au patriarche de Ferney, et jetait trois cent mille couronnes sur les pas du vieillard.

C'est que les hommes de lettres avaient compris en quoi leur œuvre devait être féconde.

Au lieu de mettre leur intelligence au service d'un parti ou d'une coterie, ils avaient travaillé pour le peuple. Venus à une époque de trouble et de dissolution, ils avaient proclamé les droits éternels de la raison et de la justice, sans lesquels il n'y a ni morale ni société possibles. « *Dieu et*

la liberté! » s'était écrié Voltaire mourant, en donnant sa bénédiction au fils de Franklin. Cette magnifique devise fut celle de son siècle, comme elle sera celle de l'avenir.

Le génie porte en lui-même une force devant laquelle s'inclinent toutes les autres puissances. A l'époque dont nous parlons, la nation était encore asservie à tous les préjugés qui donnent les honneurs, l'autorité et la fortune aux hasards de la naissance. La France, par une éducation de dix siècles, était monarchique et féodale; les hommes de lettres, malgré l'obscurité de leur naissance, furent appelés à diriger ses destinées. Aujourd'hui que la démocratie, semblable à une inondation, a envahi toutes les classes, cette influence nous semble toute naturelle; mais alors il n'en était point ainsi. Voltaire était le fils d'un greffier du parlement; Beaumarchais et Jean-Jacques Rousseau étaient fils d'horlogers; d'Alembert, abandonné dès sa naissance sur les marches d'une église, était fils d'un comédien; Diderot avait pour père un coutelier de Langres; de sorte que les hommes qui jouèrent le rôle le plus important avaient tous dans leurs veines le sang plébéien.

« Qu'est-ce qu'un noble? Quelqu'un qui s'est

donné la peine de naître, » s'écrie Beaumarchais. « Qu'est le tiers état? Rien. Que doit-il être? Tout. » dira plus tard Siéyès.

Toute l'œuvre philosophique du XVIIIe siècle est contenue dans ces paroles. Les principes de l'égalité civile sont hautement proclamés par la bouche de cet homme du peuple qu'on appelle Figaro. Figaro, c'est l'intelligence, l'industrie, l'activité, le travail, et cependant il est valet. Almaviva représente la paresse, la débauche, et cependant il est le maître. Ces contradictions sociales, dépeintes dans un style mordant, incisif, tranchant comme l'acier, excitaient les passions populaires : chaque parole de Figaro est un coup de bélier lancé par la révolution.

Presque tous les grands écrivains du XVIIIe siècle étaient morts, quand la révolution de 1789 éclata. Jamais révolution ne fut plus complète, plus radicale, plus terrible, car jamais il n'y en eut de plus longuement préparée. Depuis Montaigne et la Réforme, l'Europe était travaillée d'un vague désir de liberté : depuis longtemps la révolution était faite dans les esprits, avant de passer dans les institutions. Le sol tremblait sous les pieds de la féodalité : Mirabeau n'eut qu'à souffler sur elle pour la faire écrouler.

La révolution française est l'événement culminant du XVIIIe siècle. Sortie tout armée du cerveau des philosophes et des penseurs, elle n'eut qu'à se mettre en marche pour faire le tour du monde. Les droits qu'elle représente sont les droits de l'humanité elle-même ; les vérités qu'elle proclame sont inscrites dans le cœur de tous les peuples, comme elles le seront un jour en tête de toutes les constitutions politiques. Elle illumine d'un reflet les temps modernes, et préside à la resplendissante inauguration d'un droit nouveau. Ce qui la distingue des révolutions écoulées et constitue sa glorieuse immortalité, c'est le cachet éminemment humanitaire de ses tendances.

Lorsqu'il y a deux cents ans l'Angleterre accomplit sa grande révolution, d'où devait sortir son gouvernement constitutionnel, cette révolution, toute radicale qu'elle était pour le peuple anglais, émut à peine l'Europe et n'eut aucun contre-coup à l'étranger.

Elle fit, comme la nôtre, tomber la tête d'un roi ; elle fit couler des flots de sang sous le glaive populaire ; mais il n'y eut au delà des frontières ni soulèvement des peuples ni appel aux armes. A peine, au contraire, la révolution française eut-elle fait rouler la tête de Louis XVI sur les

degrés de l'échafaud, que l'Europe entière se souleva et se rua contre la France. On sait par quels prodiges de valeur la nation résista à l'orage, par quels miracles de patriotisme les volontaires déguenillés et les généraux improvisés brisèrent la coalition qui frappait aux portes. Depuis lors notre influence a été incontestée : à chacune de nos secousses, le monde tressaille ; à chacune de nos révolutions, un écho répond au delà du Rhin et des Alpes, et notre cri de guerre va réveiller au fond de leurs tombeaux les nationalités endormies.

Il serait puéril de prétendre que cette influence est purement militaire, et qu'elle est due à la valeur de nos soldats. Les autres nations de l'Europe ont comme nous des troupes nombreuses et aguerries ; elles ont des canons, des forteresses, des vaisseaux ; la Russie et l'Allemagne peuvent mettre sur pied un chiffre plus considérable d'hommes. L'influence française est donc due à une autre cause : c'est que partout ailleurs l'armée obéit au despotisme, et qu'en France les gouvernements ne peuvent tirer l'épée qu'au profit de la civilisation et de la liberté.

Ce cachet de généralité se trouve surtout dans notre littérature.

Les autres nations possèdent des noms éclatants dans les lettres et dans les arts, mais leurs poëmes, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, restent le plus souvent dans le domaine des nuages. Chez nos grands écrivains, et surtout chez ceux du XVIIIe siècle, il y a de l'apôtre dans l'homme de lettres : ils sont à la fois, suivant l'admirable acception grecque du mot, savants artistes et grammairiens. Presque tous sont armés pour la lutte, et se présentent au public dans l'attitude des athlètes. Qu'est-ce que Diderot? c'est le lutteur acharné et parfois cynique contre les abus, les scandales et les vices de son siècle. Voltaire? l'ironie implacable s'attaquant aux superstitions séculaires et à l'intolérance des prêtres. Jean-Jacques Rousseau? le logicien redoutable, sapant jusque dans leurs fondements les institutions vermoulues du moyen âge, et élevant sur les débris de l'aristocratie l'édifice nouveau de la démocratie égalitaire. Montesquieu? le philosophe profond et éloquent proclamant d'éternelles vérités à l'usage de tous les temps et de tous les pays. Mirabeau? l'orateur puissant qui, armé de son éloquence comme d'une massue irrésistible, foudroie les ennemis de la révolution. Tous, semblables à Samson, secouent les colonnes du

temple, afin d'écraser sous les débris les Philistins imprévoyants plongés dans le vin, les débauches et les orgies.

Il suffit, du reste, de prendre au hasard une page des hommes de lettres du XVIIIe siècle, pour voir à quelles sources ils puisaient leurs inspirations. Voici comment Montesquieu pose le principe du suffrage universel :

« Le peuple dans la démocratie, s'écrie-t-il, ne peut être monarque que par ses suffrages, qui sont ses volontés. La volonté du souverain est le souverain lui-même. Les lois qui établissent le droit de suffrage sont donc fondamentales dans le gouvernement.

« Le peuple qui a la souveraine puissance doit faire par lui-même tout ce qu'il peut bien faire ; et ce qu'il ne peut pas bien faire, il faut qu'il le fasse par ses ministres.

« Ses ministres ne sont point à lui, s'il ne les nomme ; c'est donc une maxime fondamentale de ce gouvernement que le peuple nomme ses ministres, c'est-à-dire ses magistrats.

« Le peuple est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. Il n'a à se déterminer que par des choses qu'il ne peut ignorer et des faits qui tombent

sous les sens. Il sait très-bien qu'un homme est allé souvent à la guerre, qu'il y a eu tels ou tels succès : il est donc très-capable d'élire un général. Il sait qu'un juge est assidu, que beaucoup de gens se retirent de son tribunal contents de lui, qu'on ne l'a pas convaincu de corruption : en voilà assez pour qu'il élise un préteur. Il a été frappé de la magnificence ou de la richesse d'un citoyen, cela suffit pour qu'il puisse choisir un édile. Toutes ces choses sont des faits dont il s'instruit mieux sur la place publique qu'un monarque dans son palais. »

Ailleurs, il flétrit le despotisme par une définition étrange, devenue célèbre :

« Quand les sauvages de la Louisiane, dit-il, veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit : voilà le gouvernement despotique. »

« La liberté, dit-il plus loin, est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'y aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tous ce même pouvoir. »

Toutes les œuvres philosophiques du XVIIIe siècle respirent ce même amour de la liberté et cette même haine du despotisme. Leur éternel

honneur sera d'avoir brisé les chaînes qui les rattachaient au passé, et d'avoir ouvert pour l'esprit humain une ère nouvelle. Sans doute les écrivains de cette époque n'ont pas résolu tous les problèmes qu'ils ont soulevés, mais ils ont défriché les terrains incultes où croissaient l'ivraie et les ronces. C'est au XIXe siècle à continuer l'œuvre avec les matériaux qu'ils lui ont légués, et à recueillir la moisson féconde.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE.

4285 — Paris, imprimerie Ch. Jouaust, rue S.-Honoré, 338.


Lit 48.62
De l'influence de l'homme de lettre
Widener Library
004150394
3 2044 079 624 649
Digitized by Google